

BULLETIN SALESISIEN

Organe des Œuvres de Don Bosco
et de l'association des Coopérateurs Salésiens

XXVI^e ANNÉE

N^o 300

JUIN 1904.

SOMMAIRE: Le règne du Sacré-Cœur — L'enseignement professionnel — Le représentant du Successeur de Don Bosco en Amérique — Nouvelles des Missions de Don Bosco: *Malto-Grosso* — Fleurs du désert — Un motu proprio du T. S. Père sur la musique sacrée — Recommandation importante à nos lecteurs — Le Culte de Marie Auxiliatrice: *Turin*, Internat, Externat, *Nichteroy* (Brésil), *Punta Arenas* — Grâces de Notre Dame Auxiliatrice — Chronique salésienne: *Turin*, *Rome*, *Sanpiedarena*, *Bahia* (Brésil), *Lima* (Pérou), *Saint-Paul* (Brésil), *Gallegos* (Palagonie Méridionale), *Punta Arenas* (Chili), *Valparaiso*, *San-Salvador* — Nécrologie: M. Hippolyte Chopin — Bibliographie — Vie de Mgr. Lasagna — Coopérateurs défunts.

LE RÈGNE DU SACRÉ-CŒUR

Nous connaissons la célèbre vision. Le Cœur de Jésus apparut un jour à la bienheureuse Marguerite-Marie « comme sur un trône de feu et de flammes, rayonnant de tous côtés et plus brillant que le soleil. »

Ce jour-là, prenait place au firmament de l'Eglise l'astre vivificateur du monde moderne, le Sacré-Cœur. La terre était refroidie; il venait la réchauffer de ses divines ardeurs, il venait lui, la source de l'amour divin, se rapprochant des hommes oublieux et ingrats, faire pleuvoir sur eux un déluge de grâces. Le règne bienfaisant du Sacré-Cœur commençait dans l'humble

bourgade de Paray-le-Monial. Depuis, toutes les contrées de l'univers ont tour à tour salué la douce apparition et senti les effets de son influence extraordinairement salutaire.

À partir du même jour, on n'en peut douter, le Roi immortel des siècles avait résolu de ne plus régner que par son Cœur: par lui il voulait être « la voie, la vérité et la vie », de lui il voulait tirer la vertu indéfectible de la rédemption et en prodiguer aux hommes les richesses impérissables. Il faut, bien chers Coopérateurs et zélées Coopératrices, que nous nous pénétrions de plus en plus de cette vérité. La société

n'a de salut que dans l'établissement du règne du Sacré-Cœur: Jésus-Christ le veut.

Qui peut aujourd'hui nier l'authenticité des révélations faites par Notre Seigneur à la bienheureuse Marguerite-Marie? Eh bien! entendons la disciple bien-aimée du Sacré-Cœur redire au monde de sa part: « L'adorable Cœur de Jésus *veut* établir dans tous les cœurs le règne de son pur amour, en ruinant et en détruisant l'empire de Satan. »

Ailleurs précisant davantage elle déclare que Notre Seigneur lui a fait connaître que cette dévotion est « le dernier effort de son amour » pour sauver le monde « en ces derniers siècles. » Elle nous présente enfin le règne nouveau comme une seconde rédemption réservée à notre âge.

Parcourez, lisez les pages écrites par la vierge de Paray-le-Monial, voyez les hommages royaux que Jésus-Christ réclame pour son Cœur sacré. Il veut que l'Église tout entière se tourne vers lui, un jour de l'année qui lui soit consacré, où les fidèles communient et lui fassent amende honorable. Il le désigne lui-même: c'est le vendredi après l'octave du T. S. Sacrement. Il lui réserve encore le premier vendredi de chaque mois pour qu'il y soit honoré spécialement par la sainte communion, la messe, une amende honorable et par le souvenir de sa passion.

Notre Seigneur s'adresse particulièrement aux familles chrétiennes, réclamant de chacune qu'elle se consacre à son divin Cœur, que son image soit exposée et vénérée dans la maison, et que tous les membres portent ce signe de victoire sur leurs poitrines. Aux nations elles-

mêmes il demande des hommages particuliers. Quels sont-ils? C'est une consécration officielle faite par les gouvernants, un temple et l'image du Sacré-Cœur peinte sur le drapeau national. Tous les hommes enfin sont appelés par le Seigneur à lui rendre amour pour amour, à consoler son Cœur meurtri et déchiré, tout spécialement à le payer de retour par un grand amour de l'Eucharistie.

Le divin Maître ne parle que de bienfaits à répandre sur les hommes: « son dessein est de leur ouvrir toutes les richesses que ce divin Cœur contient afin que tous ceux qui voudront lui rendre et lui procurer tout l'honneur qui leur sera possible soient enrichis avec profusion de ces divines richesses dont il est la source. . . . Trésors de grâces, d'amour, de miséricorde, de sanctification et de salut. »

Qu'ils se tournent donc vers lui. Que les pécheurs s'approchent: ils trouveront en lui l'océan infini de la miséricorde. Qu'ils aillent à lui les chrétiens généreux qui cherchent la vie, la paix de l'âme et la science des saints; « il est le livre de vie où est contenu la science d'amour, l'école du pur amour où ils deviendront doux et humbles de cœur et trouveront la paix »; il est le soleil des âmes, la fontaine lumineuse et intarissable des grâces divines. Qu'elles aillent à lui ces âmes sublimes, aimantes qui se plaisent aux sommets de la vertu, il est la fournaise de charité, le parterre embaumé, le lieu du saint repos et des ineffables délices. Pour tous enfin il est abîme d'amour!

Depuis cinquante ans, Rome a multiplié les actes d'approbation et d'en-

couragement à la dévotion au Sacré-Cœur. Elle a affirmé et scellé l'authenticité des révélations de Paray-le-Monial, en élevant sur les autels l'humble confidente des secrets divins. Pie IX disait hautement que tout le salut de la société est dans le Cœur du Sauveur, dont il étendait la fête, en 1854, à l'Église universelle. En 1875, il autorisait la consécration universelle.

Admirons les principaux actes de Léon XIII en faveur de la dévotion au Sacré-Cœur. Le 28 juillet 1899, il élève la fête du Sacré-Cœur au rite « Double de 1^{re} classe ». Par le même décret il concède la messe votive solennelle au Sacré-Cœur pour le premier vendredi de chaque mois. Le 11 juillet 1896 il donne une Constitution définitive à l'Apostolat de la Prière. Le 2 avril 1899 il autorise les Litanies du Sacré-Cœur approuvées par l'Église universelle, de même qu'il approuve un peu plus tard et solennellement le Petit Office du Sacré-Cœur. Mais voici qu'il va beaucoup plus loin. Il se dépouille de la réserve prudente dont s'entoure l'autorité suprême à l'égard des cultes particuliers et nouveaux. Par l'Encyclique mémorable du 25 mai 1899, il proclame très solennellement *le règne du Sacré-Cœur*, il ordonne la consécration du genre humain, il appelle tous les peuples sous l'étendard nouveau : « À l'époque, dit-il, où l'Église toute proche de ses origines, était accablée sous le joug des Césars, un jeune empereur aperçut dans le ciel une croix qui annonçait et qui prépara une magnifique et prochaine victoire. Aujourd'hui, voici qu'un autre emblème béni et divin s'offre à nos yeux. C'est le Cœur très Sacré de Jésus, sur lequel

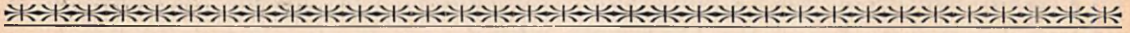
se dresse la Croix et qui brille d'un magnifique éclat au milieu des flammes. *En lui, nous devons placer toutes nos espérances ; nous devons lui demander et attendre de lui le salut des hommes.*

Pie X sera avant tout l'apôtre de la royauté du Sacré-Cœur. Il y travaillera avec ardeur et avec amour. Nous en avons pour garant ces paroles qu'il prononçait alors qu'il n'était encore que le cardinal Sarto. Au cours d'une conversation qu'il eut avec un haut personnage qui arrivait de Paray-le-Monial, l'archevêque de Venise s'écria : « N'est-ce point pour protester contre la méconnaissance de ses droits à la royauté mondiale, que le Sacré-Cœur est apparu à la bienheureuse Marguerite Alacoque et qu'il a dit ces paroles si pleines à la fois d'espérance et de réconfort : *Je veux régner et je régnerai malgré Satan et tous ceux qui voudront s'y opposer* ». « C'est là une grande parole, continua l'éminent cardinal, et, appuyant sur les mots avec une lenteur incisive : *c'est à cela qu'il faut revenir, Je m'y attacherai pour ma part, et par tous les moyens, je m'efforcerai de promouvoir, coûte que coûte, la royauté du Christ.* »

Bien chers Coopérateurs et zélées Coopératrices, écoutons ces voix autorisées ; écoutons Notre Seigneur Jésus-Christ qui a parlé lui-même. Il veut régner sur nous par son Cœur qu'il a manifesté au monde comme l'unique source du salut et du bonheur.

Qu'il règne donc ce divin Cœur sur nous, sur nos familles, sur nos institutions, sur tout notre pays. Formons des vœux ardents pour qu'il soit connu, adoré et aimé de tous les hommes. Il règnera, sans aucun doute, mais il veut

pour cela se servir de l'action de ses amis, de ses apôtres, et nous sommes de ce nombre. Qu'il règne parfaitement en nous d'abord afin que nous puissions travailler efficacement à le faire connaître et aimer autour de nous.



L'ENSEIGNEMENT PROFESSIONNEL

tel que le concevait Don Bosco, tel qu'il l'a établi à l'Oratoire-type de Turin,
tel enfin qu'il est pratiqué dans les Maisons Salésiennes. (*)



DVANT de quitter l'Oratoire-type du Valdocco où nous nous sommes complus dans le dernier article à visiter les différents ateliers dans lesquels des centaines et des centaines d'enfants reçoivent l'enseignement professionnel le plus rationnel et le plus complet et de nous en aller avec nos chers Missionnaires à travers les Pampas de l'Amérique et sous le ciel d'Orient contempler et admirer ce que leurs héroïques efforts ont fait et font pour la gloire de Dieu, le bien des âmes et la propagation de l'Œuvre salésienne, nous ne devons pas omettre d'entretenir nos lecteurs d'une institution devenue le complément indispensable de tout établissement salésien et dont notre vénéré fondateur et Père jeta les bases dès avant 1856. Ces bases étaient solides comme tout ce qu'il érigeait, car il était assuré du concours de sa toute-puissante Madone. Nous savons en effet que Don Bosco n'entreprit rien sans avoir consulté et longuement la Vierge Auxiliatrice; aussi l'Association des Anciens dont nous voulons brièvement parler a-t-elle grandi, s'est-elle développée et accentuée à Turin, et il n'y a pas actuellement un seul Oratoire salésien sur la surface du globe qui n'ait compris l'heureuse influence de cette institution et ne se soit empressé, dès qu'il l'a pu, de l'établir.

« Vers le milieu du siècle dernier, il se forma en Italie, écrit Don Bonetti dans l'Histoire de l'Oratoire Saint François de Sales, plusieurs associations qui, sous le manteau de la charité

ou de la philanthropie, cachaient un but coupable, celui de pervertir, au milieu de leurs réunions, les idées des membres qui en faisaient partie, soit en fait de politique, soit en fait de religion. Une de ces associations, appelée Société des Ouvriers, manifesta, dès les premiers jours de son existence, des principes tout autres que catholiques. Plusieurs de nos compagnons et de nos connaissances qui s'y étaient fait inscrire, ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils étaient tombés dans un guêpier et furent assez heureux pour s'en retirer à temps; mais beaucoup d'autres, hélas! n'eurent pas le courage de les imiter et firent bientôt un triste naufrage dans les mœurs et dans la foi.

Or, pour ôter aux jeunes externes de l'Oratoire l'envie de se faire inscrire à ces Sociétés dangereuses, Don Bosco songea à en établir une parmi eux, ayant pour but le bien-être matériel, joint à l'avantage spirituel de ses membres. Il commença à s'en entretenir avec les plus âgés, leur en expliqua la fin, les avantages et les conditions, et son projet reçut l'approbation générale. L'Association sous le titre de Société de secours mutuels fut établie aussitôt et on en retira tous les avantages qu'on s'en était promis ».

Nos lecteurs liront avec intérêt ces lignes de Don Bosco qui servirent de préface au Règlement alors élaboré, auquel on n'a fait depuis qu'ajouter quelques articles nécessités par les circonstances: « Voici, mes cher amis, un règlement pour votre Société. . . . Je ne puis que louer le zèle et la diligence avec lesquels vous cherchez à la faire progresser,

(*) Voir Bulletin de Mai.

et en cela vous vous montrez sages et prudents. Vous mettez en réserve un sou par semaine; ce sou que vous dépensez si facilement, comme si ce n'était rien, vous rapportera énormément un jour, alors surtout que vous serez dans le besoin. Recevez donc mon entière approbation. Seulement je vous recommande, pendant que vous vous montrerez pleins de zèle pour le bien de la Société, de ne pas oublier les Règles de la Compagnie de Saint-Louis dont vous faites tous partie, et de laquelle dépend l'avantage fondamental, celui de votre âme. Que le Seigneur répande dans vos cœurs la vraie charité et la vraie joie et que la crainte de Dieu accompagne chacune de vos actions. »

Comme nous le voyons dans ces quelques mots si paternels et si édifiants, aucun jeune homme ne pouvait faire partie de la Société, s'il n'était déjà membre de la Compagnie Saint-Louis établie à l'Oratoire depuis environ 1847 pour la section des grands, et à laquelle avaient bien voulu s'inscrire d'illustres personnages. Comment ces jeunes gens n'auraient-ils pas été enthousiastes de s'enrôler dans une compagnie qui comptait comme associés d'honneur Sa Sainteté Pie IX, le cardinal Antonelli, Mgr Franzoni, archevêque de Turin, l'illustre abbé Rosmini, etc., etc.

Ainsi que nous le dit Don Bosco dans sa préface, un article du règlement portait que chaque membre devait verser à la caisse la modique somme de 0,05 centimes tous les dimanches, et au bout de six mois après son acceptation, le jeune homme jouissait de tous les avantages de la Société. Grâce à cette minime somme versée chaque semaine, il était en droit, s'il tombait malade, de toucher chaque jour 0,50 centimes jusqu'à complet rétablissement. S'il advenait que quelqu'un fut involontairement privé de travail, il touchait ce même secours, mais seulement huit jours après la cessation du travail. . . .

On comprend par ces quelques citations combien Don Bosco avait à cœur les intérêts même matériels de ces chers enfants et comme en même temps il tenait à ne pas voir se briser entre eux les liens d'affection qui les unissaient lorsqu'ils vivaient à l'Oratoire.

Mais le lecteur doit bien penser que si

Don Bosco en usa ainsi avec ses externes, il se hâta, lorsque ses premiers internes eurent fini leur apprentissage et qu'ils furent placés dans les différentes maisons de Turin ou des environs, de les grouper sous une même bannière et de les faire participer aux immenses avantages de l'Association des Anciens. Il savait trop bien pour l'avoir maintes et maintes fois constaté dans les ateliers et sur les chantiers que les apprentis et les jeunes ouvriers laissés à eux-mêmes sont bientôt pris dans l'engrenage et entraînés pour leur malheur. Fallait-il voir de nouveau périr ces jeunes gens qu'il avait déjà sauvés et à qui il avait donné en même temps qu'une sérieuse instruction professionnelle, une bonne direction? Don Bosco eut donc recours à cette association dont les rouages étaient peu compliqués et qui n'avait d'autre but que le bien religieux et moral du jeune homme, les grands avantages qu'il en retirait au milieu du monde et aussi le bien social qui en résultait nécessairement. Oui, l'Association permet au jeune ouvrier de conserver l'esprit chrétien qui lui a été inculqué à l'Oratoire, de resserrer ces liens de bonne fraternité, si étroits pendant les années d'apprentissage, de se tenir en relations continues avec ceux qui se sont occupés avec tant de dévouement de sa jeunesse et qui ne croient pas leur rôle terminé.

Cette Association des Anciens a donc ses réunions, mais comme les membres sont quelquefois assez éloignés du centre, ces réunions ne se font qu'une ou deux fois par an. À Turin elles ont lieu à l'Oratoire même et c'est plaisir que de voir à deux reprises, mais surtout au jour de la fête de Saint Jean-Baptiste ces jeunes gens franchir en groupes nombreux le seuil de leur vieille maison et s'en aller saluer celui qui est toujours leur Père, notre vénéré Supérieur Général. Nous voudrions pouvoir décrire une de ces journées pleines de souvenirs, d'émotions et de piété qui affermit encore leurs résolutions d'être toujours des hommes chrétiens et honnêtes, mais nous craindrions de nous étendre trop longuement. Qui dira l'influence salutaire exercée par l'Association des Anciens sur le jeune ouvrier? Et comment remercier assez Don Bosco qui non content d'avoir donné à l'apprenti un honorable gagne-pain, a voulu

et su prendre soin de lui une fois devenu ouvrier, le guider, le diriger au moment où ses forces seraient par trop épuisées, ses ennemis trop nombreux, et l'empêcher ainsi de succomber à la faiblesse, au découragement.

Le 3^{me} Congrès salésien tenu, l'an dernier, à Turin même, a compris la souveraine utilité, l'extrême importance de cette Association des Anciens, et voici ce que nous extrayons des Actes de ce Congrès: Considérant qu'un des moyens les plus propres à promouvoir et à maintenir entre les ouvriers l'esprit de piété chrétienne, la franche profession de la foi et la défense de leur propres intérêts est l'association pieuse et professionnelle;

que chaque jour on constate que de nombreuses institutions se forment entre ouvriers, mais dans un but et une organisation contraires à l'esprit chrétien, au bien public et à celui de l'ouvrier lui-même;

que Don Bosco et son Successeur ont favo-

risé et ont établi de nombreuses associations de secours mutuel entre leurs anciens apprentis

Le Congrès recommande:

que les Coopérateurs salésiens donnent une grande importance à ces institutions et se persuadent de la nécessité qu'il y a d'organiser des ateliers et des Associations professionnelles ayant un caractère chrétien, pour la sauvegarde et la défense des intérêts des ouvriers.

Le Congrès émet les vœux:

1^o Que dans les Oratoires salésiens où existe déjà une Association d'Anciens, on travaille à la développer, et qu'on en fonde là où il n'y en a pas encore, afin de répandre dans les familles et les ateliers l'esprit de Don Bosco;

2^o Que tous ceux qui se déclarent les admirateurs de l'Œuvre de Don Bosco, s'associent à l'œuvre de la régénération de la classe ouvrière par tous les moyens qui sont en leur pouvoir.

LE REPRÉSENTANT DU SUCCESSEUR DE DON BOSCO EN AMÉRIQUE

*Extrait des lettres de Don Gusmano (Suite).**

Dans le Pérou

À Lima.

Conformément au plan que nous nous étions tracé, nous devons quitter le 26 avril la Bolivie pour l'Équateur. Don Albéra se hâta dès son arrivée à Lima de faire visite à S. G. Mgr l'Archevêque, à S. Exc. le délégal apostolique qui nous retint à dîner, et au consul d'Italie, très bon catholique et fervent admirateur de notre œuvre. Son concours nous fut très précieux dans les difficiles questions que nos confrères eurent à résoudre avec le gouvernement de l'Équateur à l'occasion de l'exil qu'ils avaient subi et de la saisie de leurs biens. Les a bitres nommés par les deux parties nous furent favorables et, au moment où j'écris ces lignes, on est en train de res-

tituer à nos confrères nouvellement rentrés dans l'Équateur quelque chose de ce qui leur avait été confisqué.

Une séance littéraire fut donnée à l'Oratoire en l'honneur de D. Albéra, et un grand nombre de Coopérateurs et d'insignes bienfaiteurs y assistèrent. On profita de cette réunion pour offrir au représentant de Don Rua une ravissante aquarelle dont le sujet est relatif à la mission qui lui fut confiée par notre vénéré Supérieur Général et à la protection dont l'a entourée Marie Auxiliatrice. Ce délicat souvenir fut très agréable à D. Albéra qui à la fin de la séance tint à remercier les donateurs. Puis il manifesta en quelques paroles émues la vive satisfaction qu'il avait éprouvée au cours de sa visite à Lima, en voyant l'Oratoire actuel qui contient près de 200 jeunes gens partagés en deux sections d'apprentis et

d'étudiants. Il avait pris plaisir à parcourir les classes et les ateliers ainsi que la colonie agricole qui n'en est encore qu'à ses débuts mais qui promet déjà d'heureux fruits, la modeste chapelle qui en appelle une autre plus digne de Lima et de ce quartier jadis abandonné, maintenant si peuplé et prenant de plus en plus une grande importance.

À S. Rose de Lima.

En citant nos différentes visites à Lima, gardons-nous bien d'oublier S. Rose: ce serait comme si on allait à Rome sans voir le Pape. Cette rose mystique qui exhalait devant Dieu, les anges et les hommes le plus suave parfum, qui fut un admirable modèle de toute perfection, le plus brillant ornement du Nouveau Monde puisqu'elle a été la première à être inscrite dans le catalogue des Saints, naquit en 1526. Dieu voulut qu'elle resplendit d'une pureté, d'une vie de sacrifice et de sainteté, telle que tous ceux qui lisent sa vie écrite au moins dans ses grandes lignes par le pape Clément X pussent s'écrier: *A Domino factum est istud et est mirabile oculis nostris.* Nous avons eu l'insigne bonheur de visiter la maison où naquit la Sainte, et aujourd'hui transformée en un vaste et magnifique sanctuaire; nous avons pu contempler le toit qui l'abritait, le petit jardin qu'elle cultivait et qui a été le témoin silencieux de tant de merveilles, le puits où elle jeta les petites clefs avec lesquelles elle avait cadencé le dur cilice qu'elle porta sans cesse, les longs clous auxquels elle se suspendait par les tresses de ses cheveux et les autres instruments avec lesquels elle torturait et brisait son corps déjà exténué par un jeûne continu. D. Albéra eut la satisfaction de célébrer le saint sacrifice sur l'autel même qui contient les précieux restes de la Sainte et il éprouva une douce impression en constatant la propreté minutieuse avec laquelle est tenu ce sanctuaire! Oh! si, partout, les temples du Seigneur étaient aussi propres, comme les âmes en retireraient un grand avantage!

À la veille de partir pour l'Équateur.

Nos visites étaient achevées et nous préparions déjà nos petits bagages pour nous diriger vers l'Équateur, mais Don Albéra ne pouvait pas comprendre que nos confrères n'eussent pas répondu aux différentes lettres qu'il leur avait espédiées de plusieurs endroits pendant notre long

voyage et il lui parut bon d'envoyer un télégramme à Riobamba, résidence de l'Inspecteur, pour annoncer notre prochain départ. Celui-ci nous répondit immédiatement pour nous conseiller le voyage, car, disait-il, les routes étaient impraticables par suite des pluies torrentielles et périodiques qui tombent dans cette région. Ce télégramme était bientôt suivi d'une lettre du directeur de l'Oratoire de Quito, nous faisant les plus pressantes recommandations pour ne pas exposer la vie de notre bon Supérieur à tous les dangers de ce pays où l'on ne peut pas voyager quand l'on veut, mais seulement quand l'on peut, et il ajoutait: « Songez à ce qu'il m'en coûte d'écrire cette lettre! Il y a deux ans que nous attendons fébrilement D. Albéra, et aujourd'hui même qu'il est si près de nous, alors qu'il va frapper à notre porte, nous sommes obligés de lui dire de s'arrêter et nous n'aurons pas la consolation de le voir, de l'embrasser..... Croyez-moi, continuait le bon directeur, le cœur me saigne à cette désolante pensée, et de grâce obtenez que D. Albéra ne parte pas en touchant seulement à Guayaquil et en continuant vers la Colombie. Souvenez-vous que la mission de l'Équateur fut pour ainsi dire l'ultime création de Don Bosco; ce bon père, qui ne pouvait plus se servir de ses jambes, voulut cependant être transporté dans le sanctuaire de Marie Auxiliatrice pour nous y faire ses adieux entrecoupés de ses larmes. Rappelez-vous que c'est à nous, bien que nous en fussions indignes, qu'il fut donné d'être les premiers à souffrir pour Jésus-Christ, à être d'abord emprisonnés, puis à être conduits en exil au milieu de ces forêts vierges, inhabitables tant par l'insalubrité du terrain que par le voisinage des bêtes féroces. Dieu permit qu'au bout d'un mois et demi nous pussions nous acheminer à pied à travers les dangers les plus grands jusqu'à Lima qui nous ouvrit ses portes et où nous eûmes le bonheur d'être reçus par nos chers confrères qui firent tout leur possible pour nous secourir et nous consoler. Hélas! quelques uns d'entre nous étaient restés pour toujours sur la terre d'exil, d'autres devaient dans la suite succomber aux fatigues éprouvées. Souvenez-vous encore que nous n'avons jusqu'ici reçu aucune visite, que notre premier inspecteur, D. Calcagno, ne put jamais pénétrer dans notre mission de Gualaquiza, que D. Fusarini, notre supérieur actuel, ne s'est pas encore montré par suite du manque de personnel qui ne lui permet pas une longue absence, que Mgr Costamagna, le Vicaire

apostolique de cette région, ne peut pas depuis huit longues années, entrer dans l'Équateur qui lui est personnellement fermée. Il est donc absolument nécessaire qu'un Supérieur vienne près de nous qu'il nous voie, prenne connaissance de nos affaires et de nos besoins afin de pouvoir en entretenir notre vénéré Supérieur Général. Oui, qu'il vienne et il se convaincra que ce n'est pas pour rien que le démon a suscité de si terribles tempêtes contre les pauvres Salésiens de l'Équateur qui furent appelés par le Sacré Cœur de Jésus, à faire du bien dans cette République qui lui est consacrée. Il verra, ce bon Supérieur, de ses propres yeux quelle fascination exerce le nom de Don Bosco et quelle affectueuse sympathie on témoigne à ses fils. La photographie de D. Calcagno, l'une des plus illustres victimes de l'exil, occupe une des places d'honneur dans le salon des plus nobles familles de Quito et son nom est sur toutes les lèvres comme son souvenir est dans tous les cœurs. »

Il nous fallait donc attendre. Nous avions déjà connu bien des contretemps et nous savions qu'en laissant le Chili nous aurions de plus grandes difficultés. Comment dès lors régler notre itinéraire dans ce trop long voyage? Je dois avouer que ce *velo* mis à pénétrer dans l'Équateur nous attrista beaucoup. Don Albéra me fit appeler et me demanda mon avis. Je n'hésitais pas à déclarer qu'il fallait partir. Qui donc pouvait nous dire combien de temps il faudrait attendre! Nous pesions le pour et le contre. D'une part, que de regrets en songeant qu'à une petite distance relativement il y avait là de nos confrères, et parmi eux des indigènes qui n'avaient jamais connu un de nos Supérieurs et qui réclamaient depuis tant de temps sa visite! Quelle profonde tristesse pour eux! D'autre part nous voyions s'élever de nouvelles difficultés: il fallait visiter la Colombie et ses lazarets, or depuis trois ans ce malheureux pays était en proie à une guerre civile terrible et telle que toutes communications étaient interrompues, tout commerce avait cessé et partout régnait la misère la plus grande. Nous devions aussi nous rendre dans le Vénézuéla continuellement en révolution, passer dans l'île de la Jamaïque, dans l'Amérique centrale, y inspecter nos maisons, puis poursuivre notre voyage par Mexico et enfin saluer rapidement les chers confrères des cinq Oratoires existant dans les États-Unis, avant de nous rembarquer pour l'Europe. Il n'était donc pas facile de prendre une décision; sur ces entrefaites sonna la

cloche qui nous convoquait à la prière du soir, et Don Albéra me congédia en me disant: Prions pour que le Seigneur nous inspire ce qu'il veut que nous fassions.

Il est de tradition dans toutes les Maisons salésiennes qu'aussitôt après la prière du soir on adresse quelques mots aux enfants, qu'on leur suggère une bonne pensée. Ce soir-là, le directeur annonça que c'était l'ouverture du mois consacré à Marie Auxiliatrice et que tous devaient demander avec ferveur une grâce à la Vierge, celle de pouvoir conserver au milieu d'eux pendant tout le mois leur cher Visiteur. Cela suffit pour que nous nous fixions à Lima durant tout le mois. C'est alors que Don Albéra songea à lui-même. Il lui sembla que pour s'être dépensé sans compter pendant deux années, des journées entières sans parler de bien des nuits pour entendre et consoler des confrères, pour les animer au bien et leur suggérer le moyen le plus propre pour croître dans l'esprit de Don Bosco, pour faire ici et là des conférences, prêcher des retraites jusqu'à douze en peu de mois, il lui sembla, dis-je, que tout cela n'était pas suffisant pour le dispenser des Exercices spirituels prescrits par notre sainte Règle; aussi le vîmes-nous pendant huit jours, plongé dans de profondes méditations, passant de longues heures devant le Très-Saint Sacrement et uniquement occupé du soin de son âme. Cette retraite terminée il bénit une nouvelle chapelle chez les Sœurs de Marie Auxiliatrice qui constataient que leur maison située au centre de la ville ne pouvait plus suffire et s'étaient séparées en deux groupes dont l'un vint habiter le nouvel établissement et recueillir un grand nombre d'enfants qui voulaient y être reçus comme pensionnaires. Cette cérémonie fut précédée d'un triduum que D. Albéra prolongea afin de mieux préparer quelques postulantes à recevoir l'habit religieux, et plusieurs novices à faire la profession solennelle. Il s'occupa de même de nos chers confrères à qui il fit plusieurs conférences et qu'il se plut à écouter en particulier.

A suivre.





MATTO-GROSSO

La Mission des Indiens Coroados Borörös
 — Travaux et fatigues des missionnaires
 — Vie et mœurs des Indiens.

Relation de D. Ambroise Turiccia.

L'Assomption, 22 novembre 1903

TRÈS VÉNÉRÉ DON RUA,

Me voici de retour de Cuyabà où j'avais été envoyé, comme vous le savez, par Don Malan, inspecteur des maisons salésiennes du Matto-Grosso, pour y conduire un nouvel essaim de missionnaires. J'ai pu ainsi me former une idée juste du travail qui s'est opéré dans cette colonie et des sacrifices qu'ont enduré nos chers confrères, et il me semble accomplir une chose qui vous sera agréable, bien cher Père, en vous donnant une relation très détaillée touchant cette Mission.

**Différents épisodes du voyage — Faim et soif —
 — La dernière nuit — Rencontre avec Don Balzola et les Indiens.**

Et tout d'abord permettez-moi de vous retracer quelques épisodes de notre voyage et vous comprendrez mieux par ce qui nous est arrivé ce qu'ont dû endurer les premiers missionnaires sur ces terres sauvages. La colonie du Sacré-Cœur de Jésus se trouve à 80 lieues de Cuyabà, et la lieue brésilienne est d'environ 6666mètres. Le voyage se fait à dos de cheval ou de mulet; on ne peut se servir de chariots trainés par des bœufs car il faudrait des mois et des mois pour arriver au but et une ample quantité de provisions pour les voyageurs et les bêtes de somme, tandis qu'avec des chevaux on évite tous ces

contretemps et l'on parvient à notre colonie en moins de quinze jours. Mais une autre difficulté est à craindre relativement aux deux saisons de sécheresse et de pluie, qui se succèdent en ce pays. Si l'on marche pendant la sécheresse, on ne trouve pas en certains endroits une seule goutte d'eau ni le moindre brin d'herbe; si c'est pendant la saison des pluies, le terrain est tellement détrempé qu'on court grand risque de s'enfoncer dans d'effrayantes fondrières.

Notre caravane, composée de sept missionnaires et de quelques autres personnes se mit en route pendant la sécheresse, mais nous ne portions aucun bagage, si ce n'est un autel portatif et nos provisions de bouche; aussi pûmes-nous avancer assez rapidement et parvenir en douze jours à la colonie. Je dois ajouter que cette course fut très pénible à cause de l'ardeur du soleil et de la sécheresse intense qui régnait partout et nos pauvres montures nous le firent bien sentir au retour. Il est de fait, très vénéré Père, que personne n'entreprend ce voyage par pur plaisir et l'on n'est exposé à rencontrer sur la route que quelque *fazendero*, contraint par ses affaires de la parcourir. Nous fûmes toute une journée sans pouvoir trouver la moindre goutte d'eau, et grande était notre souffrance. Le soir s'avançait et nous devions nous hâter pour parvenir au pied d'une montagne et éviter ainsi de nous débander avant que l'obscurité fut complète. Malgré une soif vraiment insupportable nous cheminons aussi promptement que possible et nous sommes bientôt à l'ombre du mont. Le hasard me fait jeter les yeux sur une plante et je constate avec heureuse surprise que ses feuilles retiennent encore un peu d'eau provenant des pluies précédentes. Notre bon confrère Gabé devine mon intention mais il me prévient charitablement et cherche à m'empêcher de boire. Hélas! je ne l'écoute pas et je succombe tôt à la tentation, mais je ne tarde pas à payer chèrement mon imprudence. Je ne saurais dire ce qu'avait

cette eau ou ce que j'avais moi-même dans l'estomac, mais le fait est qu'à peine avais-je avalé quelques gouttes je tombai à terre, en proie à des douleurs intolérables. Je crus que ma fin était proche et telle fut aussi la pensée de mes compagnons qui ne savaient comment me secourir, d'autant plus qu'ils étaient dépourvus de tout et que nous nous trouvions dans un endroit complètement désert. L'excellent Gabé aurait voulu que l'on me mit sur un cheval et que l'on me conduisit à quelque *rancho* qu'il savait ne pas être très éloigné, mais j'étais tellement anéanti que je désirais pour ainsi dire la mort. Dieu eut pitié de ma pauvre personne et après de violents et longs efforts je parvins à rejeter l'eau corrompue que j'avais avalée, ce qui me procura immédiatement un grand soulagement, et nous pûmes continuer notre voyage. Je n'oublierai jamais cette nuit et ces atroces souffrances.

Le jour suivant, nous laissons derrière nous les quelques personnes chargées de conduire les secours que nous apportions à nos bien chers confrères et nous leur donnons rendez-vous à un endroit désigné. Mais nous ne les vîmes pas à l'heure fixée. Nous n'avions pris qu'un peu de café le matin et nous espérions bien manger vers midi au lieu où devait se faire la réunion. Hélas! il nous fallut encore attendre notre repas et ce, sous un soleil de plomb qui nous écrasait littéralement; il nous était impossible de nous arrêter car il n'y avait pas le moindre arbre qui put nous protéger. Ce n'est que vers cinq heures du soir que nous pûmes rencontrer un peu d'ombre et surtout une belle source d'eau bien fraîche. Nous y séjournâmes pendant quelques instants et nous y sommes enfin rejoints par les retardataires.

Nous avons quitté Cuyabà le 28 septembre et d'après nos calculs nous devions nous trouver à la Colonie du 10 au 12 d'octobre. Nous étions impatients d'arriver au but; aussi dès que nous n'en fûmes plus qu'à 15 kilomètres, c'est-à-dire à l'importante *hacienda Sangrado* du docteur Santos, grand ami des Salésiens et leur insigne bienfaiteur, nous y déposons ce qui aurait pu retarder notre marche, et, ne prenant que juste le nécessaire, nous allons de l'avant. Nous aurions donc pu, comme nous le pensions, arriver à la date précise, s'il ne nous était pas survenu

un petit contretemps qui nous fit perdre quelques heures. Pendant la nuit que nous croyions être notre dernière sur la route nous avions laissé en liberté nos montures qui, malheureusement, pour trouver un peu de nourriture, s'écartèrent de nous de plus d'une lieue. La matinée du lendemain fut consacrée à aller à leur recherche et nous ne pûmes nous remettre en route que très tard, de telle sorte qu'au soir vers 9 h. $\frac{1}{2}$ nous nous trouvions encore à près de deux lieues de la Colonie. La nuit était très obscure et la fréquence des



Nittheroy (Brésil) — Pèlerins descendant du Monument de Marie Auxiliatrice.

éclaircs et des coups de tonnerre nous donnait tout lieu de croire que nous allions subir un grand orage. Nous avions crainte de ne pas pouvoir passer le fleuve Barreiro et notre situation eut été d'autant plus critique que nous ne possédions aucuns vivres. Le Seigneur ne le voulut pas; le ciel s'éclaira peu à peu, la lune nous vint en aide et nous permit de surveiller nos chevaux et de les empêcher ainsi de s'éloigner. Nous remonâmes en selle dès 3 heures du matin, nous passâmes à gué et sans trop de difficulté le fleuve, et nous nous empressâmes de gravir une assez forte mon-

tée du haut de laquelle nous espérions apercevoir les *ranchos* de la Colonie. C'est ce qui arriva et lorsque nous fûmes au sommet, un magnifique tableau se déroula à nos yeux. Des groupes de cabanes, parfaitement alignées, se détachaient au milieu d'un immense terrain couvert d'un magnifique manteau de verdure et de plantes variées de toute forme et de toute couleur. Dans le fond s'élevaient des arbres gigantesques, des buissons touffus qui donnaient à ce cadre unique une merveilleuse beauté que venaient encore rehausser les rayons naissants du soleil. Nous ne nous arrêtâmes que quelques instants à contempler ce panorama, car nous avions hâte d'arriver auprès de nos chers confrères; aussi pressions-nous nos montures, et nous nous engageons sur un beau chemin de 1200 mètres de longueur qui conduit à la Colonie. Un indien nous avait déjà aperçu et ils s'était empressé de pousser un cri sitôt répercuté à l'envi; bientôt nous voyons accourir une centaine d'indiens et au milieu d'eux nos bien aimés confrères qui du geste et de la voix nous souhaitent la bienvenue. C'est enfin D. Balzola qui apparaît et je ne puis, très vénéré Père, vous traduire les sentiments qui en ce moment remplissaient mon cœur. Vous pourrez vous en faire une bien faible idée en songeant à la vie pénible que mènent ces vrais apôtres perdus dans le désert au milieu de tribus sauvages.

Vie des missionnaires — Douleurs morales et souffrances physiques — Un souvenir de Mgr Lasagna — L'affection des Indiens — Un atelier de menuiserie.

A l'arrivée des Salésiens après un très long et pénible voyage, comme je vous l'ai déjà écrit, la colonie actuelle, n'était qu'un affreux désert, et les confrères furent contraints pendant plus de quarante jours de loger sous des tentes, et comme c'était l'époque des pluies, ce furent pour eux des jours de grandes souffrances et de douloureux sacrifices. Il faut ajouter à cela une grande disette d'aliments et de provisions de toutes sortes; mais grâce à Dieu nos intrépides missionnaires supportèrent toutes ces épreuves avec une grande patience et une résignation admirable. Voici quelques faits que Don Balzola n'a pas voulu par humilité insérer dans la relation qui a paru, il y a quelque temps, dans le *Bulletin salésien*, et que je crois intéressants à communiquer.

Tout à fait au début de la Colonie, les vivres vinrent à diminuer et ceux qui étaient allés en

chercher à *Registro*, petit village éloigné de dix lieues de la colonie ne revenaient pas. On dut donc diminuer les rations et bientôt quelques uns de nos chers confrères tombèrent malades. Don Balzola ne savait plus que faire; il voyait le moment où par manque de provisions on allait mourir de faim, mais plein de foi et toujours confiant dans le Seigneur, il ne cessait de répéter: *In te, Domine, speravi! In te, Domine, speravi!* Il y en eut qui lui reprochèrent la situation dans laquelle la colonie se trouvait, car, disaient-ils, c'était lui qui avait voulu la fonder dans la saison des pluies. Par bonheur la vue des bêtes de somme qui arrivaient chargées de vivres, dissipa tous les mécontentements. Dieu envoyait les secours! Plusieurs missionnaires ont conservé de ces premiers jours un triste souvenir; c'est ainsi que le coadjuteur Etienne Grosso conservera à l'oreille gauche les cicatrices d'un horrible ulcère et qu'une des Sœurs de Marie Auxiliatrice montre encore derrière la tête une affreuse plaie pour ainsi dire incurable.

L'on peut toutefois dire que le Seigneur voulut faire jaillir un plus grand bien de cette première tentative, car bien que depuis peu de temps en cet endroit et malgré la fréquence des pluies, nos confrères purent récolter en abondance du riz, du blé et des haricots et ainsi pourvoir aux premiers besoins des Indiens qui vinrent les trouver dès le mois de Juin. Dieu seul, je le répète, sait ce que durent souffrir les pauvres fils de Don Bosco à leur arrivée dans ce désert et ils pardonneront à un ami qui se permet de mettre en pleine lumière les actes de courage, de désintéressement, et les sacrifices qu'ils avaient avec une grande générosité offerts au Seigneur. Malgré les épreuves successives subies par ces chers confrères, ils ne cessèrent pas de travailler avec la plus extraordinaire activité. Ils assainirent et améliorèrent le terrain sur une grande étendue, ils plantèrent différentes sortes d'arbres et firent le tracé d'un nouveau village, disposant les cases sur un plan régulier et les séparant par des voies larges et bien entretenues. De plus, pour obvier aux grands ennuis de la sécheresse qui aurait pu détruire leurs cultures, ils creusèrent un canal qui, prenant à une source située à un demi-kilomètre de la colonie une eau claire et fraîche, la conduit jusqu'au centre de la Colonie où l'on s'en sert pour arroser et donner la force motrice à la machine à battre le riz. Ils élevèrent deux *ranchos* ou cabanes de 16 m. sur 6, mais ils ne purent pas les terminer complète-

ment, car l'arrivée des Indiens les força à s'occuper de ceux-ci. Un de ces *ranchos* sert d'Oratoire, bien qu'il ne soit nullement disposé à cette fin; il est divisé en deux parties dont l'une sert de vestibule et l'autre de chambre à tout faire; c'est qu'en effet elle se transforme facilement en dortoir, réfectoire, salle d'étude et classe pour les petits indiens. Lorsqu'il y a une cérémonie, on ouvre une porte qui laisse voir l'autel. L'intérieur de cette chapelle est, vous devez le bien penser, des plus pauvres, mais pour nos bons confrères elle renferme un précieux trésor, Notre Seigneur dans le T. S. Sacrement, le vrai, le fidèle ami du missionnaire. Un autre objet attira mon attention et réveilla dans mon cœur de tendres souvenirs, c'est une statue du Sacré-Cœur, posée sur l'autel. Je la reconnus à l'instant pour être celle que la famille Turena de Montevideo avait donnée au regretté Mgr Lagsagna. Il la conservait dans sa chambre de travail et qui sait combien de fois la regardant, l'invoquant, il lui a confié ses angoisses, ses peines, ses résolutions, ses entreprises! Au moment où les premiers missionnaires du Matto-Grosso prenaient congé de lui, il ne crut pas pouvoir leur offrir un plus précieux souvenir qui parle tant à leur cœur de ce bon évêque!

Le second édifice placé de l'autre côté de la rue est la maison des Sœurs. Les murs ne sont encore qu'en paille, mais on espère bientôt la changer contre de la brique non cuite. Pour rendre ces murs un peu plus convenables, les Sœurs les avaient garnis de toiles de couleur, mais elles durent bientôt enlever celles-ci et en faire des vêtements pour les indiennes. L'Enfant-Jésus descendant sur leur misérable autel est aussi pauvre que dans l'étable de Béthléem.

Malgré cette grande indigence, les Filles de Marie Auxiliatrice apportent un précieux concours à la Mission. Elles ne se contentent pas de se livrer aux travaux de blanchisserie et de confection de vêtements, mais encore elles s'adonnent à l'éducation des jeunes indiennes auxquelles elles apprennent à lire, à écrire et à s'occuper des soins du ménage. Elles visitent et consolent les malades et les infirmes ne se refusant à aucun moment du jour et même de la nuit. En échange, les indiens ont pour elles le plus grand respect, une extrême vénération, et elles peuvent sans aucune crainte aller et venir dans toute la colonie.

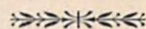
De leur côté les Missionnaires ne sont pas inactifs. Non seulement ils montrent aux indiens com-

ment ils doivent construire leurs cases, mais ils leur viennent en aide de toutes leurs forces et de toute leur expérience; ils leur apprennent à cultiver la terre et s'ingénient à fabriquer tout ce qui est indispensable pour les usages domestiques et pour le travail, car, étant données les difficultés de transport, ils ne peuvent se pourvoir de rien au dehors. Ils n'ont commencé à prendre leurs repas sur une table que le lendemain de mon arrivée. Quelle table, mon Dieu! Nos excellents confrères ont installé sous un toit quelconque un établi de menuisier qui certes ne vaut pas celui du saint charpentier de Nazareth. D. Janvier et le confrère Minguzzi y passent presque toute la journée à équarir au moyen d'une petite scie à main d'énormes troncs d'arbres, plus durs que de la pierre et à en retirer des planches plus au moins informes. Ils durent surmonter bien d'autres difficultés avant que de parvenir à façonner des portes, des fenêtres et des meubles. Il n'y avait pas, il n'y a pas encore à la colonie d'atelier de forgeron ou de serrurier, il fallut donc confectionner avec du bois les charnières, les serrures et tout ce qui sert à retenir les battants des portes. Je ne sais s'ils ont pris un brevet d'invention, mais du moins ils ont montré une grande bonne volonté fort intelligente. Et maintenant j'abandonne ce sujet, car j'ai hâte de vous donner une idée du village, des coutumes et des mœurs des Indiens si chers à nos bons confrères.

A suivre



FLEURS DU DÉSERT



Deux lettres fort simples mais bien expressives
dans leur affectueuse candeur.

Durant les quelques mois que D. Beraldi, le digne secrétaire de Mgr Cagliero passa en Italie, il reçut d'un petit Patagon, Zéphirin Namuncurá, âgé de 13 ans et fils du plus renommé Cacique de ce pays, les deux lettres si naïves et si naturelles que nous nous empressons de publier. Très familières elles ne contiennent aucune nouvelle importante; elles n'ont pas non plus de forme littéraire, car c'est un pauvre petit enfant qui les écrit, mais il laisse parler son cœur dans ces quelques lignes, véritable trésor de reconnaissance et de gratitude qu'apprécieront beaucoup les âmes délicates.

Ce bon enfant, que Mgr Cagliero tira de la case du grand Cacique pour le conduire à Buenos-Ayres et lui faire donner l'éducation et l'instruction, est maintenant un aspirant salésien, d'une vertu singulière et doué de talents peu communs. Son père *Namuncurà* a complètement abandonné la vie batailleuse qu'il mena pendant longtemps et il réside actuellement sur les rives du fleuve *Aluminé* où le Gouvernement Argentin lui a concédé un assez vaste terrain pour lui et sa tribu.

et l'étude à être le prêtre en même temps que le chef de sa tribu. Que le Seigneur daigne couronner ses saints désirs ainsi que les travaux apostoliques du Père et Pasteur de la Patagonie.

Les deux lettres que nous donnons sont conçues dans des termes tels que nous n'avons pas retranché une seule virgule, un seul point, afin de ne pas leur enlever le parfum de candeur qu'elles exhalent.



Nitcheroy (Brésil) — Souvenir de la Cérémonie du 1. Janvier 1904. (V. page 125).

Le 2 novembre 1901, alors qu'à Buenos-Ayres et dans l'Amérique du Sud on solennisait le 50^{ème} anniversaire de l'entrée de Mgr Cagliero dans l'Oratoire de Turin, le jeune Zéphirin sut, au cours d'une séance académique que l'on donna ce même jour, arracher de douces larmes au bon Prélat en rappelant les relations de Monseigneur Cagliero avec sa famille et les immenses bienfaits que lui-même en avait reçu dès qu'il le connut. « Qu'en aurait-il été de moi, disait-il, si tu n'étais pas venu visiter la tribu de mon père? Qui m'aurait appris le chemin du Ciel? Après Dieu c'est à toi que je dois la plus vive reconnaissance! »

Ce fils des Pampas accueilli et instruit par les soins de Mgr Cagliero se prépare dans le silence

PREMIÈRE LETTRE

Vive Jésus, Marie et Joseph

Mon cher Père Jean,

Je vous écris avec beaucoup de plaisir cette petite lettre par laquelle je manifeste à Votre Révérence la reconnaissance de mon cœur pauvre et sincère.

Je vous rends les plus vives grâces pour les bienfaits spirituels dont vous m'avez comblé pendant votre si cher séjour dans ce collège de Viedma. Jusqu'à présent j'ai très bien, grâce à Dieu, passé mon temps, spirituellement et corporellement. Je vous suis profondément reconnaissant pour les précieux petits cadeaux que vous m'avez envoyé. Par-

donnez-moi, bien-aimé Père, si j'ai manqué au respect qui est dû à Votre Révérence et croyez que je vous suis toujours très reconnaissant. Je vous assure que pas un seul jour ne se passera sans que je me souvienne de Votre Révérence dans mes pauvres prières et spécialement dans la Sainte Communion.

Comme vous m'avez promis de m'envoyer les tableaux de Marie Auxiliatrice et de Saint Joseph je vous écris et je vous rappelle cette promesse. Merci, mon bon Père; je vois que vous m'aimez beaucoup ainsi que ma famille.

N'ayant plus rien à vous dire maintenant, je me recommande à vos prières et je me déclare l'indigne fils en Jésus et Marie

ZÉPHIRIN NAMUNCURÀ.

* * *

DEUXIÈME LETTRE

Viedma 17 juillet 1903.

Très-aimé Père Jean,

Je vous écris avec un très grand plaisir ce peu de lignes bien humbles et c'est une immense consolation pour moi de pouvoir vous exprimer mes désirs.

Je pense toujours à vous et à Mgr Cagliero parce que en vous deux je trouve toujours quelque soulagement quand la tristesse tombe sur moi, en me rappelant beaucoup des saints conseils que vous me donniez quand vous étiez à Viedma, et c'est surtout à présent, que mes chers camarades les aspirants m'ont laissé seul et sont allés à Patagones. Combien je l'ai ressenti! Jamais je n'ai laissé de prier pour vous et pour Mgr Cagliero et je demanderai toujours à Jésus que nous nous rencontrions une autre fois et qu'il ne permette pas que vous restiez en Italie, parce que vous avez été envoyé par le bon Dieu afin de nous convertir, nous autres, pauvres petits indiens de la Patagonie.

Je vous remercie beaucoup pour les trois grandes images dont vous m'avez fait cadeau; que le Seigneur vous paye pour un aussi grand bienfait en vous donnant le cent pour un que sans doute il vous accordera.

Ah! combien je vous serais reconnaissant si vous vouliez bien prier pour votre pauvre petit ami Zéphirin devant la Vierge Auxiliatrice de Turin! Et j'en ai besoin, cher Père, en sortant du collège pour aller chez moi. Je ne sais pas quel tour me jouera le démon pour me séduire et me faire tomber dans sa cage maudite. Si vous le faites, mon bon Père, certainement Elle (Marie

Auxiliatrice) me sauvera et ne permettra pas qu'étant son esclave, je puisse devenir l'esclave de Satan, son ennemi acharné. Jusqu'à présent mon frère Julien n'est pas venu me chercher et je ne sais pas quand il viendra. Ma santé s'améliore chaque jour davantage, et j'espère que Dieu, Notre Seigneur et la T. S. Vierge me rendront bientôt la santé, si c'est pour sa plus grande gloire et pour le bien de mon âme, ainsi que vous me le disiez.

J'ai le bienheureux et saint emploi de sacristain dans le collège, sort digne d'envie, à vrai dire, d'être toujours près de Jésus enfermé pour l'amour de nous dans une humble maisonnette, dans le Saint-Sacrement.

Si cela ne vous importune pas, vous pouvez présenter mes meilleurs souvenirs et salutations à Sa Seigneurie Mgr Jean Cagliero que je regarde comme mon second père sur la terre, et aussi le T. R. Père D. Michel Rua pour qui, bien que je ne le connaisse pas, j'ai toute l'affection due au très digne successeur de D. Bosco. De ce collège le R. P. Bernard Vacchina envoie son grand souvenir à Monseigneur et à Votre Révérence; je me déclare votre indigne fils, et ami en Jésus et Marie.

ZÉPHIRIN NAMUNCURÀ.



UN MOTU PROPRIO DU T. S. PÈRE sur la musique sacrée.

S. S. Pie X, frappé des abus nombreux dans tout ce qui concerne le chant et la musique sacrée, à jugé à propos d'indiquer les principes qui régissent la musique sacrée dans les fonctions du culte et de réunir en un tableau général les principales prescriptions de l'Église. C'est en quelque sorte le code juridique de la musique sacrée. Nous allons en donner brièvement les principales dispositions.

I. Principes généraux. — La musique sacrée, tendant à la gloire de Dieu, à la sanctification et l'édification des fidèles, doit posséder au plus haut point les qualités propres à la liturgie: la sainteté, l'excellence des formes d'où naît proprement son autre caractère: l'universalité, c'est-à-dire des caractères généraux se retrouvant chez tous les peuples.

II. Genre de musique sacrée. — Ces qualités.

le *chant grégorien* les possède au suprême degré. Aussi devra-t-on largement rétablir son usage dans les fonctions du culte et parmi le peuple.

La polyphonie les possède, elle aussi. Il y a donc lieu de la rétablir largement, spécialement dans les plus insignes basiliques, dans les églises cathédrales, etc.

La musique moderne est aussi admise dans l'église; mais il faudra veiller à ce qu'elle ne contienne rien de profane et qu'elle garde un cachet religieux.

S. S. Pie X ne conseille pas le *style théâtral* qui se plie difficilement aux exigences de la véritable musique liturgique.

III. *Texte liturgique.* — La langue propre de l'Église romaine étant la langue latine, il est interdit de chanter quoi que ce soit en langue vulgaire pendant les fonctions solennelles de la liturgie. Le texte liturgique doit être chanté tel qu'il est dans les livres, sans altération ni transposition de paroles, sans répétitions indues, sans suppression de syllabes, toujours intelligible aux fidèles qui l'écoutent.

IV. *Formes extérieures des compositions sacrées.* — Chacune des parties de la messe et de l'ensemble des fonctions sacrées doit conserver, même au point de vue musical le cachet et la forme que la tradition ecclésiastique leur a donnés.

Le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, etc. doivent garder l'unité de composition propre à leur texte. Ils doivent former un tout et ne pas être composés de morceaux séparés. Pour les vêpres, on observera les règles du Cérémoniaire des évêques qui prescrit le chant grégorien pour la psalmodie. Les hymnes doivent conserver la forme traditionnelle de l'hymne.

V. *Chantres.* — Les chantres de l'Église remplissent le rôle de chœur ecclésiastique. Par conséquent la musique qu'ils chantent doit conserver le caractère d'une musique de chœur. Le solo ne doit jamais prédominer dans la cérémonie; il doit plutôt avoir le caractère d'un simple signal ou d'un trait mélodique.

Les femmes étant incapables d'un office liturgique, ne peuvent être admises dans les chœurs. A-t-on besoin de voix aigües de soprani et de contralti, on devra les demander à des enfants comme autrefois.

Il conviendra que les chantres, d'une piété et d'une probité de vie reconnues, revêtent, pour chanter à l'église, l'habit ecclésiastique et le surplis.

VI. *Orgues et instruments.* — L'orgue doit simplement soutenir le chant et ne jamais le dominer. L'usage du piano, des instruments bruyants ou légers, des fanfares est interdit dans l'église. L'Ordinaire peut autoriser les fanfares dans les processions qui se font hors de l'église.

VII. *Durée de la musique liturgique.* — Le *Sanctus* de la messe doit être achevé avant l'Élévation. Le *Gloria* et le *Credo* seront relativement courts. Il faut que la liturgie soit au premier rang et la musique au second.

VIII. *Moyens principaux.* — Les évêques institueront dans leurs diocèses une Commission spéciale composée de personnes vraiment compétentes en matière de musique sacrée et chargée de surveiller la musique exécutée dans leurs églises.

Que tous les membres des Séminaires, du clergé et des Instituts ecclésiastiques étudient avec soin et amour le chant grégorien traditionnel. Que l'on rétablisse, si possible, parmi les clercs, une *Schola cantorum*.

Q'on ait soin de soutenir et de favoriser le mieux possible les écoles supérieures de la musique sacrée, là où elles existent déjà, de concourir à les fonder là où il ne s'en trouve pas encore.

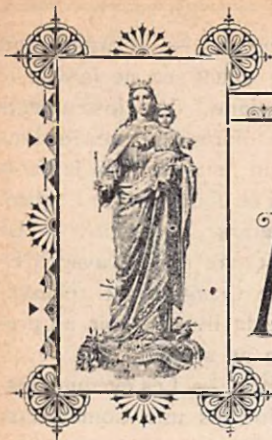
S. S. Pie X termine en faisant appel à tous les membres du clergé, aux Supérieurs des Séminaires, et surtout aux Ordinaires diocésains, pour observer ces sages réformes depuis longtemps désirées, que l'Église a établies à plusieurs reprises et impose de nouveau aujourd'hui.



Recommandation importante à nos lecteurs.

Il est facile, avec très peu de travail et un minimum de dérangement, d'accomplir une bonne œuvre. Tout le monde sait le triste sort réservé aux timbres oblitérés: à peine une enveloppe a-t-elle été décachetée qu'on s'empresse de la jeter au panier. Que nos amis et tout particulièrement ceux qui ont une nombreuse correspondance veuillent bien retirer les timbres qui y sont apposés et nous les réserver. Nous les assurerons que nous saurons en tirer un bon parti dans l'intérêt de nos chers enfants.

Pour éviter des frais à ceux qui se rendront à notre appel, nous les engageons à en recueillir un certain nombre qu'ils pourront alors expédier par colis-postal (jusqu'à cinq kilos) à M. Marcel Rossi, 32, Via Cottolengo Turin.



LE CULTE DE MARIE AUXILIATRICE

TURIN. — Le Culte de la Toute-Puissante Auxiliatrice des Chrétiens, vénérée dans le Sanctuaire du Valdocco, prend de jour en jour une extension plus considérable et on a pu s'en convaincre pendant le mois béni qui vient de s'écouler. Le 23 avril en effet s'ouvraient les pieux exercices du mois de Marie qui se sont continués jusqu'au 24 mai, date de la solennité de Marie Auxiliatrice, et dès le premier jour, qui précisément tombait un samedi, dédié à la T. S. Vierge, une foule nombreuse remplissait l'église tant le matin que le soir, désireuse de s'agenouiller et de prier devant le tableau de Marie Auxiliatrice couronnée, aussi bien que devant la magnifique statue de la bonne Mère, car nos lecteurs sauront que pendant toute la durée de ce mois la statue est exposée à la vénération des fidèles qui accourent de toutes parts. Ce concours de peuple n'a fait qu'augmenter de jour en jour, et de fait qui donc n'aurait pas tenu à écouter la parole sympathique et si doctrinale de Don Billieni, l'éloquent prédicateur du mois de Marie !

Que de prières se sont élevées vers le Ciel ! Que de grâces sollicitées et obtenues ! Vraiment oui, Marie est toujours l'Auxiliatrice des chrétiens et sa puissance est infinie ! Nous espérons dans le *Bulletin* prochain pouvoir rendre compte des belles cérémonies qui ont eu lieu au jour anniversaire du Couronnement et en la solennité de Marie Auxiliatrice.

Nous ne quitterons pas aujourd'hui le Sanctuaire du Valdocco sans signaler l'empressement mis par la pieuse foule à assister aux différents offices Pontificaux célébrés chacun des les dimanches du mois de mai, et rehaussés par les Chorals des Oratoires Salésiens de la ville et des environs, qui, se conformant à la volonté clairement manifestée du S. T. Père nous ont fait entendre les plus beaux morceaux du chant grégorien.

NICHTHEROY *Brésil*. — Bien que nous soyons fort en retard nous ne pouvons nous dis-

penser de parler des magnifiques fêtes qui ont inauguré à Nichteroy l'année jubilaire de la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception. Nos lecteurs se rappellent que le 8 décembre 1900 un monument grandiose fut érigé en hommage à Jésus-Rédempteur à l'occasion du 4ème centenaire de la découverte du Brésil et du 25ème anniversaire des Missions salésiennes en Amérique. Sur un immense bloc de granit placé au sommet d'une colline assez élevée se dresse une tour de 30 mètres de hauteur, surmontée d'une statue de Marie Auxiliatrice qui, à elle seule, atteint 6 mètres.

Pour se conformer au désir du T. S. Père, il fut décidé que le 8 de chaque mois ou le dimanche suivant on se réunirait au pied de ce monument pour y renouveler l'acte de consécration à la Très-Sainte Vierge. La manifestation du 8 décembre fut telle qu'on était en droit de l'attendre de la chrétienne population de Nichteroy. La messe fut célébrée en plein air par Son Excellence le Nonce apostolique, Mgr Tonti, qui, au cours de l'allocution qu'il prononça, assura qu'à la couronne tressée en l'honneur de Marie par les chrétiens de tout l'Univers, la ville et le diocèse de Nichteroy fixeraient une des plus brillantes perles. Le 1er janvier vit la répétition de cette touchante cérémonie. Cette fois, ce fut Mgr l'évêque du diocèse qui offrit le Saint Sacrifice en présence du Président de l'Etat, docteur Nilo Peçanha. Quel émouvant spectacle au moment de l'Élévation ; de voir des milliers de pèlerins s'agenouiller et s'incliner devant Notre Seigneur, tandis que deux musiques faisaient entendre l'hymne national ! La statue de Marie Auxiliatrice présidait souriante sous les vifs rayons d'un soleil éclatant. Qu'il était beau le sceptre qu'elle étreignait de sa main toute-puissante et si douce ! Et chaque mois les mêmes scènes se renouvelleront ; d'illustres prélats se succéderont à l'autel, et de nouveaux pèlerins viendront chanter les louanges de l'Immaculée aux pieds de la Madonne de Don Bosco.

Une lettre qui nous parvient nous apprend que la cérémonie du 8 février, aussi belle que les précédentes, était présidée par l'évêque de Lima.

PUNTA ARENAS a célébré avec sa piété traditionnelle et le plus solennellement possible la fête de l'Immaculée-Conception. Hélas! un vent terrible ne permit pas à la procession de se dérouler à travers les rues admirablement décorées de cette chrétienne ville que Marie portée en triomphe a coutume de bénir en ce jour. 25 garçons et cinquante jeunes filles eurent le bonheur de faire en cette solennité leur première communion et tous s'estimèrent heureux et très fiers de participer aux belles cérémonies de cette inoubliable journée.

Nous rappelons à nos chers Coopérateurs et

à nos bienveillants lecteurs que le Souverain Pontife Pie IX, de sainte mémoire, par un Bref du 5 avril 1870, institua dans l'église de Marie Auxiliatrice à Turin une Archiconfrérie qu'il enrichit de nombreuses indulgences. Les personnes désirant se faire inscrire dans la dite association voudront bien envoyer leur nom au Supérieur Général de la Pieuse Société salésienne; elles recevront aussitôt la courte Notice où se trouve le Règlement de l'Archiconfrérie. Devoirs des associés, avantages spirituels, pratiques de piété, tout est traité brièvement, mais d'une façon complète dans ce petit livre traduit en français.

Nous sommes persuadés que ces quelques mots décideront beaucoup de nos lecteurs, non seulement à entrer eux-mêmes dans l'archiconfrérie de Marie Auxiliatrice, mais encore à procurer cette grâce de choix à un grand nombre d'âmes.

Grâces et faveurs obtenues par l'intercession de Notre-Dame Auxiliatrice

MARIE est la fille du Père Éternel, l'Épouse de l'Esprit Saint, la Mère de Jésus-Christ, le Fils unique de Dieu. Quelle puissance ne doit-elle donc pas avoir? Par sa puissance elle répand dans le monde la vie, la douceur, l'espérance: *vita, dulcedo et spes nostra*. Son titre et sa puissance sont exprimés aussi par le nom si profondément significatif et si consolant de notre Avocate: *Advocata nostra*. Si Dieu est tout puissant par nature, Marie est toute puissante par grâce. Dieu est la toute puissance assise sur le trône de l'Univers; Marie est toute puissante à genoux et continuellement elle adresse à son divin Fils des supplications en notre faveur et obtient de Lui tout ce qu'elle demande: *Omnipotencia supplex*.

Telle est donc la raison de notre confiance illimitée en Marie et de son glorieux titre de Secours des Chrétiens. Tel est le motif pour lequel les grâces et les bénédictions de Marie se multiplient avec une telle surabondance en toutes les parties du monde et dans son Sanctuaire de Turin.

Reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice pour une grâce demandée depuis quatre ans. On ne prie jamais en vain la Très-Sainte Vierge. Suivant ma promesse j'ai fait une offrande aux Orphelins de Don Bosco et je m'empresse de faire insérer ces quelques lignes dans le *Bulletin salésien*.

X.

Montpellier, mars 1904.

J'envoie cinq francs en l'honneur de Marie Auxiliatrice à laquelle je suis vivement reconnaissant d'une grande faveur obtenue.

L. L.

Ernée (Mayenne).

*
**

J'ai le plaisir de vous envoyer le somme de 1 fr. 50 en timbres-poste, somme promise à Notre Dame Auxiliatrice en cas de succès dans

une négociation difficile. Le succès a couronné nos prières et cette bonne Mère à qui nous devons déjà tant de faveurs a daigné encore nous en accorder une nouvelle.

Vive reconnaissance à Marie Auxiliatrice.

Z. L.

Rosny-sous-Bois, 1 avril 1904.

*
**

C'est toujours avec une vive confiance que nous venons solliciter des grâces très importantes pour notre famille en recourant à Notre Dame Auxiliatrice. Veuillez donc agréer notre petite offrande et continuer à faire prier vos chers orphelins qui sont toujours écoutés. Nous vous recommandons une intention toute spéciale en vous promettant l'envoi d'une offrande si nous sommes exaucés.

B. L.

Epineuil (Yonne), 24 mars 1904.

*
**

Ci-joint un mandat de vingt francs que je destine au pain de S. Antoine en remerciement d'une grâce obtenue.

D. C. C.

Le Mans, 28 février 1904.

*
**

J'envoie dix francs pour les orphelins de Don Bosco, en reconnaissance à Marie Auxiliatrice qui m'a accordé la faveur que je lui demandais, la guérison de mon fils.

Veuve B. V.

Alleins, 19 mars 1904.

*
**

Ci-joint un mandat-poste de deux francs en action de grâces à Marie Auxiliatrice. On recommande aussi une conversion et une grave intention.

L. P.

Paris, 28 mars 1904.

*
**

En reconnaissance d'une grâce obtenue par l'entremise de Saint François de Sales et de Marie Auxiliatrice, je vous envoie un mandat de cinq francs pour l'Œuvre salésienne.

H. T. de K.

Les Lilas (Seine).

*
**

Que Marie Auxiliatrice m'exauce et m'obtienne qu'un jeune homme très exposé dans la carrière qu'il suit accomplisse bien ses devoirs de chrétien. J'ai toujours recours à elle dans mes besoins, et par l'intercession de Don

Bosco, je suis souvent exaucée. Ci-inclus un mandat de dix francs pour les œuvres les plus urgentes.

A. Ste L.

Al. 21 mars 1904.

*
**

En tirant ma barque à terre, je m'écrasai le but d'un doigt de la main gauche. Pendant plus de quinze jours je souffrai beaucoup de ce mal qui cependant me semblait sans gravité. Bientôt il me fut impossible de continuer mon travail; à bout d'expédients je me rendis chez un excellent docteur qui jugea tout remède inutile; il fallut couper la première phalange. Hélas! le mal s'aggrava et on dut faire l'ablation de la seconde phalange. Complètement désolé et craignant pour la main entière (et c'était mon seul gagne-pain pour toute ma famille), je me rendis à la chapelle de Notre Dame Auxiliatrice et suppliai avec larmes cette bonne Mère de me guérir. Je sollicitai en même temps les prières des religieuses et des enfants qu'elles élèvent. Le mal continuait toujours et il fallut procéder à l'amputation de la troisième phalange. Plein de confiance je recommençai une seconde neuvaine et le dernier jour le docteur me déclara hors de danger.

Pour témoigner à Marie Auxiliatrice ma profonde reconnaissance, j'ai fait le tour de la paroisse, son image à la main, et quêtant de porte en porte dans le but d'amasser la somme nécessaire pour faire célébrer dans la chapelle qui lui est dédiée une messe solennelle d'actions de grâces,

Désireux de faire connaître de plus en plus la puissante intercession de la douce Madone je vous prie de bien vouloir insérer cette grâce dans votre plus prochain *Bulletin*.

R. M.,

Mers-el-Kébir, 15 mars 1904.

*
**

Ci-inclus un mandat de cinq francs en paiement d'une dette à Notre Dame Auxiliatrice.

R. M.

Bergerac.

*
**

J'envoie au Sanctuaire de Notre Dame Auxiliatrice une offrande de cinq francs pour une grâce obtenue.

X.

Bordeaux, mars 1904.

CHRONIQUE SALÉSIENNE

TURIN. — A l'Oratoire du Valdocco. — Bien que nous soyons fort en retard, nous nous en voudrions de ne pas entretenir nos bienveillants lecteurs de la solennité de S. Joseph et de la manière dont a été célébrée cette fête du puissant Patron des artisans, d'autant plus que cette année les enfants de l'Oratoire avaient à cœur de témoigner leurs sentiments de profond respect et de vive reconnaissance, d'abord à N. T. S. P. le Pape Pie X, ensuite à leur vénéré directeur Don Marchisio. Tous deux en effet ont reçu sur les fonts baptismaux le nom du glorieux Patriarche de Nazareth. Les cérémonies religieuses tant aux différentes Messes qu'aux Complies solennelles furent telles qu'elles sont ordinairement exécutées dans le Sanctuaire aux plus grands jours de fête. Dans la soirée eut lieu une ravissante séance au cours de laquelle de jeunes artistes interprétèrent à la satisfaction générale le *Joseph reconnu par ses frères*, de Métastase; il est inutile de dire que les tableaux vivants terminant chacun des actes et parfaitement réussis furent applaudis de la nombreuse assistance qui remplissait le vaste théâtre.

— Le 19 mars devait encore laisser des traces inoubliables dans le cœur de plusieurs de nos apprentis; c'est qu'en effet à cette date ils arrivaient précisément au terme de leur apprentissage et ils devaient quitter presque immédiatement la maison où pendant tant d'années ils avaient reçu une parfaite éducation chrétienne et professionnelle pour entrer dans le monde, pour commencer sous les auspices de leur patron Saint Joseph cette vie d'ouvriers franchement chrétiens, aimant le travail et la religion. Le nombre de ces jeunes gens était plus nombreux cette année et nous espérons qu'ils continueront dans les différents ateliers où ils ont été placés par les soins des Supérieurs à faire honneur à l'Oratoire qui les a élevés et formés.

Ceux-ci étaient à peine sortis que de plus jeunes venaient rapidement prendre leur place. Dieu seul sait combien de demandes sont adressées quotidiennement au directeur de l'Oratoire et aussi la pénible réponse qu'il est obligé de faire: Il n'y a plus aucun poste vide! Ce sont ces continuelles et si nombreuses demandes, et aussi le grand désir de former des ouvriers sérieux et chrétiens qui ont déterminé les Supérieurs à faire l'acquisition fort coûteuse de nouvelles machines à imprimer, dernier modèle, et à élever un nouveau corps de bâtiment à l'intérieur de l'Oratoire. La première pierre

en fut solennellement bénite par notre vénéré Supérieur Général, Don Rua, la veille même de la fête de St. Joseph. Nous souhaitons que le glorieux Patron des Ouvriers nous vienne en aide et touche le cœur de nos généreux Coopérateurs toujours disposés en faveur de l'Œuvre de Don Bosco.

— Le jour de Pâques, avait lieu au Patronage S. François de Sales la Communion paschale. Quel émouvant spectacle que celui de ses sept ou huit cents jeunes gens s'approchant avec une foi profonde et une piété ardente de la Table-Sainte! Et comment retenir ses larmes à la vue de 110 enfants admirablement disposés, qui venaient, eux aussi, mais pour la première fois, recevoir en ce jour d'allégresse le Dieu-Hostie. Grande fut la joie sur la terre et plus grande encore dans le Ciel!

— Les anciens élèves de l'Oratoire avaient choisi le dimanche de la Quasimodo pour remplir ce même et si doux devoir pascal. Venus en grand nombre, ils furent un sujet de réelle édification pour tous.

ROME. — Nous empruntons à l'*Osservatore Romano* les lignes suivantes: « Le jour de Pâques, deux cents enfants environ, garçons et filles, faisaient leur première Communion dans l'église paroissiale salésienne du Sacré-Cœur de Jésus. Ils avaient été préparés à ce grand acte par une retraite de huit jours et ils eurent la grande joie de se voir escortés au banquet sacré par leurs parents et un grand concours de fidèles, Aussitôt après la sainte Messe, les jeunes communiants renouvelèrent les promesses de leur Baptême et firent solennellement leur consécration à la Très Sainte Vierge. Enfin, et cela mit le comble à leur bonheur, ils se rendirent vers onze heures au Vatican où ils furent immédiatement reçus par le T. S. Père. Pie X dans un court entretien plein d'affection paternelle se réjouit avec eux de leur félicité présente et il les exhorta vivement à demeurer fidèles aux résolutions qu'ils avaient prises en cette journée si émouvante. Il se fit apporter des médailles qu'il tint à distribuer lui-même à chacun des enfants, en accompagnant ce souvenir de son doux sourire et d'une aimable parole.

Un coin de France en Italie.

SAMPIERDARENA. — Une promenade d'honneur. — Il est de tradition dans les Maisons salésiennes qu'une sortie extraordinaire ou de faveur soit ac-

cordée aux élèves qui durant tout le mois écoulé ont obtenu en conduite et en travail la note : *Très bien*. Un des heureux privilégiés nous offre le récit d'une de ces promenades effectuée tout récemment, mais dont le but pour différentes raisons dut être complètement modifié ; et le narrateur n'oublie pas de nous faire part des divers épisodes gais et tristes survenus au cours de cette excursion. Nous ne croyons pas pouvoir refuser d'insérer dans le *Bulletin* ce récit écrit en un style pas ordinaire et qui prouvera à nos bienveillants lecteurs que la gaité gauloise, mélangée d'un peu de sel italien, ne manque pas à leurs petits protégés toujours reconnaissants.

qui tient à sa réputation. C'est là un vieux cliché qui sert et servira constamment ! Les oiseaux..... Mais pourquoi en parler ? Ce n'est nullement la saison où ils gazouillent, et c'est vraiment dommage, car j'ai remarqué que les oiseaux faisaient toujours bel effet dans une narration, et je prétends que la mienne... Mais passons !

Après une demi-heure de marche à travers les rues de Sampierdarena, nous prenions le tramway qui tout en ronronnant nous conduisait bientôt à Gènes, Piazza Principe. Et ce n'est que parvenus à cet endroit que nous nous apercevons que les provisions sont restées « *a casa* ». Pauvres de nous ! Une promenade est belle, surtout quand c'est une



Élèves de l'Oratoire salésien de Lima (Pérou).

*
* *
« Savez-vous, amis lecteurs, qu'on m'a chargé de faire le chroniqueur et qu'en cette qualité je dois raconter notre promenade d'hier. C'est me faire beaucoup trop d'honneur, car je me sens bien au-dessous de la tâche que l'on me confie. Encore si je l'avais su auparavant ! Mais on m'a prévenu un peu tard, je dois vous avouer que j'ai peu de mémoire et je crains bien de ne pas parvenir à retracer les différentes impressions que j'ai ressenties au cours de cette extraordinaire après-midi. L'obéissance me coûtera cette fois et j'espère qu'on me saura gré de ma bonne volonté.

C'était donc hier jeudi jour de la promenade d'honneur. Les favorisés (j'en étais !), dûment avertis, sont prêts ; ils n'attendent que le signal du départ qui est enfin donné sur le coup de deux heures. Le ciel est pur, comme tout ciel d'Italie

promenade de faveur, mais une promenade avec la perspective d'un goûter succulent !! Imaginez-vous donc, et cela est bien facile, notre abattement, notre tristesse, qui va pour quelques uns jusqu'au désespoir ! Que faire ? Dépêcher immédiatement un d'entre nous à l'Oratoire avec expresse recommandation de filer bon train et de nous rejoindre au même endroit muni du panier tant désiré. Le camarade G., un des plus débouillards ! au moins jusqu'à ce jour, est donc désigné et il part rapidement tandis que nous nous mettons à faire les cent pas sur la Piazza, admirant les monuments et les beaux palais qui l'entourent, mais surtout regardant souvent dans la direction qu'avait prise notre estafette et déjà tout surpris au bout de quelques minutes de ne pas le voir réapparaître.

Sur ces entrefaites voilà qu'un brave homme (où n'y en a-t-il pas ?) s'approche de nous et entame

la conversation. Hélas ! bien peu de nous la peuvent suivre. Nous apprenons cependant qu'il est marinier, qu'il possède un petit bateau avec lequel il fait des excursions dans la rivière et même jusqu'en pleine mer. Il nous propose enfin de nous conduire à un navire-transport qui se trouvait à l'ancre, mais à une distance assez éloignée. L'offre était trop alléchante pour n'être pas aussitôt acceptée, et vogue la galère. Mais, me direz-vous, et les provisions si impatientement attendues ? Mon Dieu ! je vous avoue que les grands, tout entiers à la proposition faite et à la pensée d'un voyage sur mer, les avaient totalement oubliées. Quant aux petits, ils y songeaient peut-être encore, mais ils n'osaient en parler. Pauvre G. ! nous l'abandonnions, à son triste sort sans la moindre reconnaissance pour son héroïque et fraternel dévouement. Combien j'ai raison de dire triste, comme vous pourrez vous en convaincre dans la suite de ce récit.

Nous montons donc dans une jolie petite barque qui se dirige aussitôt vers le transport. Celui-ci nous semble un géant quand nous le contemplons de notre frêle coquille de noix. Nous l'accostons et en quelque secondes nous grimpons sur le pont. C'est alors la visite minutieuse du navire que nous explorons jusque dans ses profondeurs ; nous devons cependant avouer que nous ne nous risquons pas dans la mâture. Oh ! non, nous sommes trop *hommes de terre* et nous ne nous sentons rien de l'agilité de l'écureuil, même des petits mousses du bord. Nous visitons les cabines de toutes les classes, admirant l'ordre et surtout la propreté qui règnent partout, dans les plus petits coins mêmes de cette véritable ville flottante. Pour mon compte personnel je ne pouvais m'imaginer que nous nous trouvions en pleine mer lorsque je traversais ces salons artistiquement décorés, luxueusement meublés, cette salle-à-manger, si coquette, si reluisante. Nous faisons un tour dans la bibliothèque (car rien ne manque sur ces immenses bâtiments) et l'on nous bourre les poches de brochures, d'indicateurs de voyages, d'horaires, etc. Un matelot, aide-bibliothécaire, adresse en allemand quelques mots aimables à un de nos compagnons qui tout naïvement lui répond : « *Non capisco l'italiano — Je ne comprends pas l'italien.* » Nous nous intéressons aux différentes manœuvres qui se font sur le pont, nous contemplons les matelots qui grimpent le long des cordages, mais nous ne les envions nullement. Le temps s'est écoulé rapidement, nous revenons à quai sous les yeux de nombreux curieux qui prennent plaisir à nous voir si contents, et nous rentrons à l'Oratoire, heureux de ces quelques heures vraiment enchantées.

Mais, à propos, peut-être voudriez-vous savoir ce qu'était devenu pendant cela notre dévoué et infortuné G. ? Le pauvre garçon nous attendait à la maison, Dieu sait avec quelle mine de détresse. Que lui était-il arrivé ? Voici en quelques mots son

histoire, car je ne veux pas abuser de votre attention. Il s'était hâté d'accomplir sa mission, de saisir l'appétissant panier aux provisions et de reprendre le tramway qui devait nous le ramener. Mais aux portes de Gènes veillait l'active douane, et G. entend tout-à-coup une voix impérieuse lui crier, tandis qu'un bras menaçant indiquait le panier : « *Che cosa c'è là dentro ? — Qu'y a-t-il là-dedans ?* » Imaginez-vous le saisissement de notre bon camarade à la vue de la casquette galonnée. Il parvient enfin vaille que vaille et avec beaucoup d'hésitations à dire que : « *C'è... C'è... roba da mangiare. — Ce sont... ce sont seulement des provisions.* » Mais son effroi augmente encore lorsqu'il entend ces deux mots très fortement accentués : « *Dieci centesimi ! — Dix centimes !* » Dix centimes ! Grand Dieu ! Deux sous ! Il a beau posséder un portemonnaie, un superbe portemonnaie garni en cuir de Russie ; l'extérieur a bonne mine, il le sait, mais il sait aussi que l'intérieur, lui, n'est garni que de trois médailles, deux bouts de papier surchargés de chiffres et les 0,15 centimes exigibles tout à l'heure pour le payement de son tramway. Mettez-vous à sa place, chers lecteurs ! Dans quel affreux guépier il se trouvait plongé ! « *Dieci centesimi... ma non ho niente. — Mais je n'ai rien,* » s'écrie le malheureux G. tout tremblant et rouge de honte. Je fais partie d'un collège et je dois rejoindre mes camarades Piazza Principe. » Ses accents étaient sincères ; néanmoins on le conduit au chef d'octroi qui après un court interrogatoire assez épique, étant données les difficultés de s'exprimer des deux interlocuteurs, le déclare libre, lui faisant promettre de rapporter les dix centimes, et ne veut même pas confisquer le fatal paquet. Aussitôt G. de courir nous rejoindre, mais il n'y a plus personne sur la place. Que faire ? D'autres auraient perdu la tête, mais notre commissionnaire s'est déjà agguerri avec les dangers, il s'arme d'un nouveau courage, revient vers le poste, dépose là ses provisions en otage, part comme un foudre et après une course folle atteint le collège. Il explique son horrible, oh ! combien, situation, obtient cinquante centimes, de nouveau se dirige vers l'octroi où après avoir soldé son amende il rentre en possession de son panier et retourne à l'Oratoire où il peut enfin mais à grande peine se remettre de ses alarmes. Il se rappellera pour sûr de sa promenade d'honneur qui lui a valu tant de déboires. Bon camarade G. nous l'avons plaint, admiré et consolé, et nous espérons qu'une prochaine occasion ne sera plus pour lui la source de si épouvantables tribulations.

« Je m'arrête, bien chers Coopérateurs, en vous demandant pardon d'avoir été si long et si diffus dans ce récit, mais, ne l'oubliez pas, j'ai cru pouvoir vous intéresser, et puis, et surtout, devoir m'incliner devant l'obéissance. »

BAHIA (Brésil). — Il s'est tenu au mois de décembre de l'année dernière dans la ville de Bahia une Exposition professionnelle qui a permis de constater les immenses progrès qu'ont fait les ateliers de notre Maison salésienne et les résultats très importants obtenus par l'enseignement pratique qui y est donné par d'habiles maîtres.

LIMA (Pérou). — Ici aussi l'année scolaire s'est terminée par une Exposition professionnelle, moins grande peut-être mais néanmoins très intéressante à tous points de vue. Les différentes Maisons de Sucre, d'Aréquipa et de La Paz y concoururent et montrèrent par l'ensemble de leurs sérieux travaux

Mère, veuillez bien continuer à nous bénir, et qu'elle nous accorde la grâce d'étendre de plus en plus son culte intimement uni au nom et à l'œuvre de Don Bosco.

SAINT-PAUL (Brésil). — La Commission nationale du Brésil nommée en vue de l'Exposition Internationale de la ville de Saint-Louis, aux États-Unis, s'est empressée d'adresser une aimable invitation au directeur de notre Oratoire du Sacré-Cœur, pour qu'il veuille bien concourir au succès de cette Exposition, en y faisant admirer quelques uns des travaux exécutés dans ses ateliers. Cette invitation est un grand honneur pour cet Établissement qui



Lima (Pérou) — Exposition de l'école professionnelle.

les résultats déjà très importants obtenus en si peu de temps dans cette Province Inspectoriale du Pérou et de la Bolivie.

Cette Exposition fut solennellement inaugurée le 25 décembre par Son Excellence le délégué apostolique Mgr. Bavona, accompagné des Consuls d'Italie et d'Espagne et d'un certain nombre de Sénateurs et Députés; elle fut, pendant toute sa durée, parcourue par un très grand nombre de personnes qui prirent plaisir et intérêt à la visiter et n'hésitèrent pas à déclarer que certains travaux étaient des chefs-d'œuvre dignes de figurer dans des Expositions régionales et même nationales. Une des conséquences qui en résultèrent, fut la demande de fondation d'une Maison salésienne, faite par plusieurs grandes villes du Pérou et de la Bolivie, et l'on arriva même, au cours du Congrès tenu à cette occasion, à jeter les bases solides d'une fondation à Cusco. Que Marie Auxiliatrice, notre bonne

déjà compte 350 internes et près de 450 externes, et elle fait comprendre en quelle estime on tient cette école professionnelle de création cependant toute récente.

GALLEGOS (Patagonie méridionale). — **Prions pour nos chers Missionnaires.** — On nous écrit : « A Gallegos où les méchants possèdent actuellement toute l'autorité et s'en servent au détriment des bons, il nous est fort difficile d'exercer notre ministère et d'y faire autant de bien que nous le voudrions. Disons cependant que pendant l'année qui vient de finir nous avons eu de grandes consolations. Presque tous les jeunes gens de la région fréquentent notre Oratoire et sont en général assez bons. Mais ils ont à lutter contre deux terribles ennemis : leurs parents eux-mêmes et le respect humain. Il se trouve des pères et des mères qui ne veulent pas permettre à leurs enfants de faire la première

Communion ; d'autres ne leur accordent de s'approcher des Sacrements qu'une ou deux fois l'an ; il y en a même qui les empêchent le dimanche d'aller à la sainte messe ! Que l'on songe que dans tout le pays deux hommes seuls remplissent le devoir pascal ; c'est à peine si quelques autres se font voir, et encore très rarement, à l'église. Les enfants et les jeunes gens qui veulent venir chez nous sont en butte aux railleries des mauvais. Trop souvent malheureusement ils finissent par suivre leurs conseils ou céder à leurs menaces et ils s'éloignent alors de la maison de Dieu. Prions pour que le peu de bien accompli jusqu'ici se conserve et qu'il aille en augmentant ! Nous avons une entière confiance en Notre-Seigneur et sa divine Mère, Marie Auxiliatrice. »

PUNTA ARENAS (Chili-Magellan). — Le 20 janvier dernier notre belle église de Punta Arenas était toute en fête. Un capitaine de navire marchand, M. David M., né en Écosse, mais habitant depuis de longues années cette ville, abjurait le protestantisme et entra dans le sein de l'Église Catholique et Romaine. Il recevait sous conditions le saint Baptême ; il se réconciliait avec son Dieu par une humble et sincère confession. Les Sacrements de Confirmation et de Mariage lui étaient administrés ; enfin il s'approchait de la Table Eucharistique. Cette conversion est due en grande partie aux instantes prières de sa pieuse femme qui ne cessait d'intercéder auprès de Marie Auxiliatrice. Avec quels sentiments de profonde reconnaissance le cher capitaine remercia le Seigneur de lui avoir ouvert les yeux à la vraie lumière ! Quelles actions de grâces montèrent vers le Ciel du cœur et des lèvres de ces deux heureux époux ! Que Jésus et Marie Auxiliatrice accordent au nouveau converti la grâce de la persévérance !

VALPARAISO (Chili). — Touchante preuve de l'affection vraiment universelle de Pie X pour les Œuvres salésiennes. — Il y a peu de mois, on inaugurerait à l'Oratoire de Valparaiso un nouveau *Cercle Pie X*, destiné à réunir les nombreux anciens élèves de cet Établissement. A cette occasion et au cours même de la cérémonie d'inauguration, il fut donné, au milieu de la plus grande joie de tous, lecture du télégramme suivant envoyé par le Cardinal Secrétaire d'État : « *Supérieur des Salésiens, Valparaiso. — Le Saint-Père, heureux de l'inauguration du Cercle qui porte son nom, bénit les fondateurs et les membres de cette association. — Merry del Val.* »

A **SAN-SALVADOR** (Amérique Centrale), les Sœurs de Marie Auxiliatrice appuyées par un vaillant Comité de Dames Patronesses, font un bien immense au milieu des enfants de la population ouvrière. Leur chapelle est très fréquentée, et une grande foule de peuple assistait à la fin de novembre dernier à la distribution des prix de leurs classes.



M. Hippolyte Chopin.

Le lundi 23 avril dernier, une foule immense et profondément émue se pressait dans l'antique collégiale de S. Bernard pour faire à Monsieur Hippolyte Chopin de solennelles funérailles. Romans venait en effet de perdre un de ses fils les plus dévoués, un des plus généreux soutiens de ces œuvres, et les âmes d'élite, qui n'aiment rien tant qu'un homme de cœur, voyaient disparaître, du moins pour la vie présente, un homme ne vivant que pour le bien, l'accomplissant avec cette simplicité, cette modestie touchante, qui entourent d'un charme presque céleste la charité vraiment chrétienne.

Nous voudrions pouvoir ici reproduire les touchantes paroles qu'adressa à la foule, du haut de la chaire M. le Chanoine Chosson, vicaire général et délégué de S. G. Mgr. Cotton, évêque de Valence. M. Chopin fut, dit-il, *l'homme de bien* dans toute l'acception du terme ; la science et la foi, la religion et la société peuvent unir leur voix pour bénir sa mémoire.

Dès la première heure en effet, M. Chopin se révéla une de ces intelligences avides de vrai, de beau et de bien. En avançant dans la vie, il ne cessa de demander plus de lumière parce que toujours il voulait aller plus avant dans les voies de la vérité. Mais aussi avec quelle noblesse de caractère il affirmait ses convictions religieuses ! Il savait que la vérité n'a point planté ailleurs son drapeau qu'au sein de l'Église Catholique, et ce drapeau il sut le défendre.

Nature affinée, M. Chopin cultiva les arts avec passion. Lettres, musique, peinture, tout l'enthousiasma, et il devint si habile dans l'art délicat de la manipulation des émaux qu'il put offrir à Léon XIII un véritable chef d'œuvre en lui présentant la représentation des Mystères du T. S. Rosaire.

Hippolyte Chopin n'ignorait pas que la vertu n'est pas égoïste. Il aima les pauvres éperdûment : son titre de président de la conférence

S. Vincent de Paul suffirait à le prouver. Aucune œuvre d'ailleurs ne se fonda dans Romans, à laquelle il n'ait apporté le concours de son intelligence, de sa bourse et de son temps. Son cœur, tout lui-même, était acquis à toute institution qui promettait un sérieux soulagement aux souffrances du peuple et une amélioration sociale à la classe ouvrière.

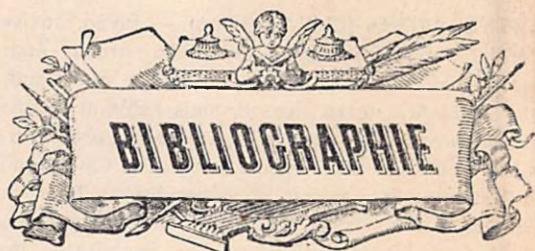
Entre les œuvres qui sollicitèrent son dévouement, il en est une qui mérite une mention plus spéciale, c'est celle du Patronage, établie pour la sauvegarde de la jeunesse chrétienne, et qu'il créa de toutes pièces à Romans. Depuis longtemps M. Chopin était Coopérateur salésien; on peut même dire qu'il fut le centre et l'âme des généreux Coopérateurs de cette région. Il connaissait de longue date l'œuvre de D. Bosco, il obtint du Supérieur Général que des salésiens vissent diriger le Patronage, et le 8 décembre 1896, ces derniers s'y installaient à la grande joie des parents et des enfants, mais surtout du fondateur qui dans sa grande humilité n'aurait pas voulu que l'Établissement portât le nom de S. Hippolyte. Il dut céder aux instances de son évêque.

De quels soins il entoura son cher Patronage! Avec quelle tendre sollicitude il veilla sur ses débuts et sur ses progrès! Mais aussi comme il était aimé des nombreux enfants qui le fréquentaient! Il faudrait des pages pour décrire toutes les merveilleuses inventions que sa pieuse industrie lui suggéra pour rendre le Patronage agréable à tous. Il alla même jusqu'à concevoir le plan d'une magnifique représentation de la Passion de Notre Seigneur et il eut le mérite encore plus grand d'en préparer l'exécution qui fut d'ailleurs admirablement réussie d'après le sentiment de toute la population de Romans.

Hélas! quelques années plus tard on voyait un homme aux cheveux blancs, entouré de l'estime de tous, disons mieux, vénéré par tous ceux qui le connaissaient, venir, en compagnie de deux prêtres dûment et régulièrement sécularisés, s'asseoir sur les bancs du tribunal correctionnel à Valence, pour répondre à l'accusation d'avoir contribué au rétablissement d'une Congrégation religieuse! Dès ce jour, la santé du bon M. Chopin alla en s'affaiblissant.

Nous avons l'intime persuasion que les portes du Ciel se sont déjà ouvertes devant l'âme du regretté M. Chopin et qu'elle jouit de la bienheureuse récompense, fruit d'une

belle vie chrétienne, entièrement consacrée aux bonnes œuvres. Cependant nous la recommandons d'une manière très spéciale au souvenir de nos chers Coopérateurs. Pour nous, Salésiens, nous n'oublierions pas, et nos enfants n'oublieront pas non plus devant le Seigneur cet ami fidèle de l'œuvre de D. Bosco, véritable modèle des Coopérateurs et si dévoué à la jeunesse. Nous prions la pieuse famille de M. Chopin d'agréer nos sentiments de religieuse condoléance ainsi que l'assurance de nos unanimes prières.



Livres gracieusement offerts à notre direction :

ÉTUDES — 20 mars 1904 : Cas de conscience de M. Loisy, *Benoît Emonet*. — Comment fut adopté et accepté l'Édit de Nantes, *Yves de la Brière*. — Pourquoi les dogmes ne meurent pas. — Réponse à M. Gabriel Séailles, *Gaston Sortais*. — Louis XIV et l'Immaculée-Conception, *Henri Chérol*. — L'Indécise (Nouvelle), *Pierre Suau*. — Bulletin philosophique-morale, *Lucien Roure*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine. — Table du volume 98.

ÉTUDES — 5 avril 1904 : Comment moururent Bossuet et Bourdaloue, *Henri Chérol*. — Cas de conscience de M. Loisy, *Benoît Emonet*. — Comment fut adopté et accepté l'Édit de Nantes, *Yves de la Brière*. — La liberté républicaine. — Impressions du Palais-Bourbon, *Paul Dudon*. — Pourquoi les dogmes ne meurent pas. — Réponse à M. Gabriel Séailles, *Gaston Sortais*. — Les fêtes mariales de 1904. — Le Congrès mondial et l'Exposition, *Alain de Becdelièvre*. — Bulletin scientifique, *Auguste Belanger*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES. — 20 avril 1904 : Lettre encyclique de notre très Saint-Père le pape Pie X. — Le rôle politique et social de saint Grégoire le Grand pendant les guerres lombardes, *Jules Doizé*. — René Bazin, *Charles de la Porte*. — Maximilien, empereur du Mexique. — 1. Lettres inédites d'enfance et de jeunesse, *Marc Dubruel*. — Politique permise et politique prohibée, *Jean Lefauré*. — Taine dans sa correspondance, *Lucien Roure*. — Bulletin d'Orient, *Antoine Valmy*. — Revue des livres. — Notes bibliographiques. — Événements de la quinzaine.



CHAPITRE XXXIV (Suite).

L'Éminentissime cardinal L. M. Parocchi, Vicaire de S. Sainteté et Protecteur de la Société salésienne fut le prélat consécrateur, assisté de Mgr. Grossi, évêque titulaire de Tripoli, depuis archevêque de Nicopolis, Secrétaire de la Congrégation des Indulgences et des Reliques, et Mgr Cagliari. le premier évêque salésien. Dans l'assistance nombreuse qui remplissait l'église on remarquait dans le chœur la députation venue de Montemagno, lieu de naissance du nouvel évêque et les pèlerins de l'Uruguay, du Paraguay et du Brésil qui s'étaient rendus à Rome pour assister aux fêtes de Jubilé pontifical du Saint-Père. Le vénéré D. Rua, Recteur majeur de la Pieuse Société Salésienne était là aussi, adressant au Seigneur ses plus ferventes prières. Combien fut touchante, à l'issue de la cérémonie, la rencontre du nouvel évêque et de son bien-aimé Supérieur ! Ils mêlèrent leurs larmes dans une accolade bien douce qui émut fort les nombreux spectateurs.

Ce même jour, Léon XIII daignait admettre auprès de lui Mgr Lasagna, accompagné de Mgr Cagliari, de D. Rua et de douze autres Salésiens. Il se réjouit grandement des consolantes nouvelles qu'on lui donna de la Pieuse Société salésienne, et en particulier des progrès constants et rapides que faisaient les Missions dans l'Amérique du Sud. S'adressant alors au nouvel évêque, il lui dit qu'il attendait beaucoup de lui dans les Missions de l'Uruguay, du Paraguay et du Brésil. « Vous êtes jeune et plein d'activité; c'est pour cela que nous vous avons choisi et nommé évêque. Oui, il y a besoin, là-bas, de beaucoup d'énergie et d'activité, et j'espère que en plus du bien que vous accomplirez vous-mêmes, votre zèle servira aussi d'exemple aux autres Salésiens pour travailler efficacement dans

cette portion de la vigne du Seigneur. » Le Saint-Père enfin montra que ce qui lui tenait le plus au cœur dans la nomination de Mgr Lasagna, c'était le développement de la Mission qui lui avait été confiée; aussi n'avait-il pas voulu lui donner un titre spécial, lui désigner de siège particulier.

Cette belle journée fut couronnée par une brillante et joyeuse séance musicale et littéraire. Elle fut consacrée sans doute au nouvel évêque, au Recteur Majeur, Don Rua, mais surtout au Souverain Pontife Léon XIII si tendrement aimé et chéri par tous les enfants de Don Bosco.

Ce fut là le point de départ de toute une série de fêtes vraiment triomphales dans la description desquelles nous n'entrerons pas, car nous ne pourrions échapper aux redites. Nous ne pouvons cependant pas taire la réception qui fut faite à Mgr Lasagna à l'Oratoire où s'était écoulée une partie de sa jeunesse et où il avait connu la voie par laquelle Dieu désirait le conduire à la suprême dignité d'évêque. Lui-même m'écrivit de Borgo San Martino qu'entre tous les gracieux compliments qui lui furent lus il n'y en eut pas à lui être plus agréable que la lecture de la simple page du registre scolaire où il retrouvait avec le nom de son professeur et de ses condisciples, le résultat de son examen de licence gymnasiale.

Il ne nous est pas possible non plus de ne pas parler de l'accueil qui lui fut fait à Montemagno sa petite patrie. « Comment, écrivait un témoin oculaire, décrire l'enthousiasme avec lequel les habitants de Montemagno voulurent recevoir Mgr Lasagna, leur concitoyen ! Ceux qui y assistèrent ne virent jamais rien de comparable; ce fut du vrai délire. Ceux de son âge se rappelaient bien la promptitude d'esprit et aussi la générosité avec laquelle le jeune abbé Lasagna sut en cette année 1870 où ils devaient passer ensemble le conseil de révision qui avait lieu un vendredi, les préserver du danger de transgresser les lois de l'Église; il les avait invitées à prendre leur part d'un repas maigre qu'il avait commandé à dessein. Aussi dans leur joie de voir leur bon ami évêque, ils voulurent lui témoigner leur estime et leur affection et vinrent av...

une dizaine de voitures à sa rencontre jusqu'à la station d'Altavilla où Sa Grandeur descendait du train à trois heures de l'après-midi, accompagnée des chanoines Calcagno et Romagnolo, du Chapitre de Casal-Monferrato. Les conscrits de 1870 présentèrent alors à Mgr Lasagna, avec leurs souhaits les plus affectueux, un splendide Missel et réclamèrent comme un privilège l'honneur de le précéder jusqu'à Montemagno.

A l'entrée du bourg, le chevalier-syndic Rinetti, lui adressa au nom de toute la population un cordial salut de bienvenue en même temps que ses plus chaleureuses félicitations pour la haute dignité à laquelle ses mérites l'avaient élevé. Sa Grandeur trop émue pour répondre ne put que presser sur son cœur ce digne représentant de Montemagno qui était aussi son tuteur et son second père, assurant qu'il embrassait dans sa personne tous ses chers concitoyens.

Après plusieurs autres discours, le cortège, précédé de la musique instrumentale et de tous les enfants des écoles, s'avança dans les rues décorées comme aux plus grands jours de fête, à travers une foule que pouvaient à grande peine contenir ceux qui étaient chargés du service d'ordre, et qui couvrait le sol de fleurs et de rameaux. On fit halte à un certain endroit, devant une petite maison, toute couverte de tentures, de draperies et de superbes guirlandes, c'était la maison natale de Mgr Lasagna. C'est avec beaucoup de difficultés que la plus vieille femme du pays qui précisément habitait là en ce moment et le plus jeune enfant purent s'approcher de l'évêque et lui offrir deux magnifiques gerbes de fleurs. Sa Grandeur bénit cette maison qui lui rappelait ses jeunes années et ses bien-aimés parents, trop tôt ravis à sa filiale affection, et il fut heureux de donner pour la première fois et de cet endroit la bénédiction épiscopale à tout ce pays qui lui était si cher.

La procession se déroula de nouveau jusqu'à l'église à l'entrée de laquelle le Prévôt D. Thomas Camera présenta à l'évêque au nom de tous ses paroissiens de riches cadeaux et parmi ceux-ci une mitre précieuse dont il voulut coiffer lui-même le prélat. Mgr Lasagna revêtu des ornements pontificaux monta en chaire et remercia ses compatriotes dont le souvenir gravé au plus profond de son cœur lui revient jusque dans les parties les plus éloignées de l'Uruguay et du Brésil. Il entonna ensuite le *Te Deum* au pied de l'autel et enfin donna la bénédiction du T. S. Sacrement.

Le lendemain, fête de l'Annonciation de la T. S. Vierge, il tint chapelle Pontificale à la Grand'Messe et aux Vêpres, puis après le sermon, il donna solennellement la bénédiction Papale qu'il avait lui-même demandée et obtenue du Saint-Père. Dans la soirée, illumination splendide de tout le pays et feu d'artifice sur la grande place dont l'aspect était

merveilleux. Monseigneur acclamé par tous ne put s'empêcher d'adresser une dernière fois ce soir la parole à ses chers compatriotes et de les remercier de cette magnifique démonstration de joie et d'affection.

La Pieuse Société Salésienne était représentée à ces fêtes grandioses par D. J. Lazero, membre du Chapitre Supérieur et plusieurs directeurs. Mgr Paul Barone, évêque de Casal, n'y assistait pas de corps, mais il y était présent par le cœur et il voulut s'associer à la joie de tous les habitants de Montemagno en leur envoyant un télégramme très affectueux. Aux félicitations de l'évêque vint s'ajouter la bénédiction du Pape. Que pouvait-on désirer de plus?

Arriva, hélas! le moment de la séparation. Mgr ne pouvait cacher sa tristesse, et les bons habitants, auraient bien voulu le retenir un peu plus longtemps au milieu d'eux, et pour cause, car ils ne devaient plus le revoir sur cette terre.

CHAPITRE XXXV.

Un événement très douloureux — En toute hâte — Boné de l'Archevêque de Turin — Réception à l'Oratoire du Valdocco — Un interview — C'est le mouvement perpétuel — Le commis-voyageur du Saint-Père — Faute de ressources — La solennité de Pâques à Marie-Auxiliatrice — A Montévideo — Les fêtes de Villa Colon — Les joies de Mgr Lasagna — L'explication de ses armoiries et de sa devise — Toujours en avant.

Mgr. Lasagna avait l'intention de ne revenir à Turin qu'après avoir fait un court séjour à Milan où il était vivement attendu par plusieurs honorables familles auxquelles il était uni par les liens d'une étroite amitié et d'une douce reconnaissance. Là aussi le désirait la nièce du fameux Margotti, l'ennemi acharné de l'Eglise; il l'avait conduite, par ses conseils et ses encouragements à quitter le monde et à devenir l'épouse de Jésus-Christ. Cette bonne religieuse hâtait de se prières et de ses vœux le moment où elle pourrait baiser l'anneau du nouvel évêque et recevoir sa première bénédiction; cette visite devait être aussi une fête pour toute la communauté. Le Seigneur, hélas! en avait disposé autrement.

Sa Grandeur, heureuse d'accéder au désir de cette pieuse âme, arrivait au monastère, au jour et à l'heure fixés. La supérieure se présenta aussitôt, le visage abattu par le chagrin, les yeux pleins de larmes et sans pouvoir proférer aucune parole. C'est avec beaucoup de peine qu'elle put annoncer que cette sainte religieuse venait d'expirer quelques instants auparavant et quel chagrin en ressentait toute la communauté. Le prélat fut saisi en apprenant ce triste événement mais bientôt se ressaisant il sut trouver dans son cœur des paroles de con-

solution pour ces pauvres religieuses, et après avoir récité une fervente prière devant la dépouille mortelle de celle qu'il pensait voir bien vivante il quitta le monastère sous l'impression d'une émotion bien compréhensible. Que nous sommes peu de choses dans la main de Dieu!

Mais le temps pressait; le vapeur *Vittoria* à bord duquel notre cher évêque pensait retourner en Amérique, devait partir de Gênes le 8 avril et l'on était déjà aux derniers jours du mois de mars. Aussi, s'empressant de toutes ses forces, il fit en courant les visites les plus indispensables. Il arriva à Turin où il était impatiemment attendu le mardi-saint, 28 mars, vers midi. Quelle ne fut pas sa surprise en voyant à la gare même Mgr David des comtes Riccardi, archevêque de Turin. Ce vénérable successeur de S. Maxime avait tenu à être le premier à donner l'accolade à son nouveau frère dans l'épiscopat et il voulut avec cette bonté et cette délicatesse qui lui gagnaient tous les cœurs, le faire monter dans sa propre voiture et l'accompagner à l'Oratoire du Valdocco.

Ce fut au son de la musique que Mgr Lasagna fit son entrée dans sa chère maison et au milieu des ovations les plus enthousiastes d'une foule d'enfants qui s'agenouillaient sur son passage pour recevoir sa bénédiction paternelle. Ayant toujours auprès de lui Mgr l'archevêque, il traversa la seconde cour et il fut bientôt en présence de D. Rua et des autres Supérieurs. Après les premières effusions, les deux prélats prirent place sur une estrade établie sous les portiques et un enfant salua au nom de tous ses camarades le second évêque salésien. Mgr Lasagna ne put dire que quelques mots, mais combien ils furent affectueux! Il remercia tout particulièrement l'Archevêque de sa bonté sans bornes envers les humbles fils de Don Bosco.

Hélas! ce jour-là même il devait nous quitter pour aller visiter nos maisons de noviciat les plus voisines, et ce ne fut que le samedi saint au soir que les Salésiens et les enfants purent donner libre cours à leur joie et à leur sentiments de vénération et d'affection pour le nouvel évêque, dans une séance littéraire d'une exécution irréprochable et dont les travaux élégamment imprimés formèrent un splendide volume, touchant souvenir de fêtes bien cordiales.

Pour se faire une petite idée de l'extraordinaire activité de Mgr Lasagna, il nous semble bon de mettre sous les yeux des lecteurs ce qu'écrivait à ce sujet un journaliste de Turin. « Je nourrissais depuis quelques jours, nous dit l'auteur de l'article, l'idée d'avoir un entretien avec le nouvel évêque salésien, Mgr Lasagna. Je l'avais aperçu à la Gare le mercredi-saint, au moment où il revenait de S. Benigno Canavese et dès le soir même je me présentais à l'Oratoire de Don Bosco. Mais l'évêque était déjà reparti pour Fossano où sur l'invitation de Mgr

Manacorda, son compatriote, il devait procéder à la consécration des Saintes-Huiles. Je revins donc le lendemain soir: Mgr Lasagna était bien de retour, mais il repartait aussitôt pour Foglizzo où les jeunes clercs salésiens l'attendaient impatiemment. Enfin le Samedi-saint, vers midi je me plante à la porte de l'Oratoire, bien décidé à ne pas m'en aller sans l'avoir vu.

— Monseigneur Lasagna?

— Sa Grandeur n'est pas là.

— Comment! Elle n'est pas de retour?

— Si, mais depuis ce matin Mgr parcourt la ville, prenant ses dernières dispositions pour le départ. Il va rentrer dans quelques instants mais (et ici le bon portier me lance un malicieux sourire) c'est pour dîner.

— Et après?

— Après, il assistera à une grande séance donnée en son honneur.

— Et ensuite?

— Ensuite, il donnera la bénédiction du T. S. Sacrement, assistera au souper et s'occupera de ses différents bagages. Et demain matin il confessa les jeunes gens, chantera à dix heures la grand-messe pontificale, à midi il présidera au dîner d'adieu des missionnaires, il fera à trois heures la conférence annuelle et à 5 heures il partira pour le Brésil.

— Mais alors, c'est donc le mouvement perpétuel! Et cependant j'aurais voulu voir Mgr Lasagna n'eût ce été qu'une minute. Oui, je le verrai. J'entr'ai alors dans l'Oratoire, résolu à attendre, s'il le fallait, jusqu'au soir, dussent même mes confrères me pleurer en me croyant mort. Les cours de l'Établissement présentaient l'aspect bizarre d'un campement. Des bandes de toiles, des draps, des festons, des décorations étaient déjà tendues ici tandis que là tout gisait à terre, et puis c'étaient des échelles des escabeaux, des cordes, des fils de fer, des tribunes en construction, des mâts qu'on dressait, des tableaux qu'on accrochait, et au milieu de ce tohubohu mettez cinq cents étudiants et autant d'apprentis parlant tous à la fois, criant, jouant, regardant, admirant. Dans le lointain on distinguait de temps à autre quelques notes de la musique instrumentale qui répétait en vue de la séance de soir le grand final du morceau: *La force du destin*.

« Soudain s'élève un cri de plus en plus vibrant, puis ce sont des applaudissements qui ne cessent plus, c'est l'entrée d'un bucéphale conduit par un cocher qui pour la circonstance porte le plus beau gibus que j'aie jamais vu, enfin c'est Mgr Lasagna qui à peine descendu de voiture est entouré d'une centaine de braves enfants. Ceux-ci sans plus de façon le saisissent par la soutane, lui sautent à la figure, lui prennent les mains, ne craignant pas de lui marcher sur les pieds. Il semble que ce soit la chose la plus naturelle du monde et Sa Grandeur paraît être du même avis.

« Voyant cela, je crus bien de faire comme les autres; je changeai de place et je me mis en avant de Mgr. Lasagna qui un peu étonné de voir auprès de lui quelqu'un qui ne fut pas un des *biricchini* de Don Bosco, me salua en me demandant en quoi il pouvait m'être agréable. — Oh! oui, Monseigneur, vous pouvez me faire un grand plaisir: je vais vous le dire: je suis.....

Le prélat se mit aussitôt à sourire. Soyez le bienvenu, cher Monsieur, me dit-il. Il me serra la main comme il le put, car il n'était pas libre de ses mouvements, et demandant permission à ceux qui l'entouraient de plus en plus nombreux et qui me regardaient de travers, il me conduisit dans sa chambre où nous nous assîmes au milieu des caisses, des boîtes, des malles, et des paquets préparés pour l'Amérique.

— Ainsi donc, Mgr, vous êtes à la veille du départ?

— Oui, me déclara le prélat, je pars avec 35 missionnaires dont un certain nombre de Sœurs, et nous nous éparpillerons un peu partout, dans l'Argentine, la Patagonie, la Terre de Feu, l'Uruguay et le Brésil. Comme vous le pouvez constater, nous ne serons que sept dans chacun de ces Etats: c'est peu, trop peu; mais qu'y faire? Les dépenses sont énormes; j'ai couru toute la matinée pour trouver les dernières ressources; on exige plus de 2000 francs par personne, mais nous espérons qu'en Juin prochain nous pourrons avec une autre départ de missionnaires compléter l'œuvre commencée.

— Et vous allez au Brésil?

— Non; tout d'abord je me rends à Montevideo pour visiter les maisons salésiennes de cet Etat, et de là je me dirigerai sur le Brésil.

— Où sera votre résidence?

— Partout et nulle part, dit en riant le prélat. Le Saint-Père a vraiment fait de moi un commis-voyageur. Et tout d'abord c'est aux Salésiens qu'est confiée la défense des émigrants italiens dans les États confédérés du Brésil, puis c'est l'évangélisation et la civilisation des sauvages, et pour cette œuvre encore le Pape m'a donné mission de demander aussi l'appui des différents gouvernements. De plus il nous faut former la population de ces divers Etats à l'esprit militant de la sainte Eglise, et c'est pour tout ce travail confié aux soins des Salésiens que Sa Sainteté a cru devoir me nommer évêque, malgré mon indignité, afin que j'aie de plus grandes facilités pour traiter avec les Gouverneurs.

— Et le Gouvernement actuel n'est pas hostile à l'Eglise?

(A suivre).



COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Du 15 avril au 15 mai 1904

France



- CARCASSONNE: M. l'abbé Bourguignon, curé-doyen, *Mas-Cabardès*.
 CAMBRAI: Frère Paphnuce, Religieux Convers Cistercien, *Cambrai*.
 AUTUN: M^{lle} Marie Courtois, *Pontanevaux*.
 BEAUVAIS: M. Paul-Valéry Grousselle, *Compiègne*.
 BELLEVY: M^{mo} Philibert Le Duc, *Bourg en Bresse*.
 BORDEAUX: M. Chanterre, notaire honoraire, *Langon*.
 CHAMBERY: M^{lle} Voguet, *Aix-les-Bains*.
 DIGNE: M^{mo} Marie Anquier, *Sainte-Tulle*.
 LAVAL: M^{mo} Souvestre, *Daon*.
 LYON: M. Francis Quisard, *Lyon*.
 NANCY: M. René Wagner, *Nancy*.
 ORLÉANS: M. Sylvain Damond, *Orléans*.
 SAINTBRIEUC: M^{mo} veuve G. Thomas, née Montfort, *Paimpol*.
 TARBES: M^{mo} Elisabeth Fiche-Cazabat, *Pau*.
 — M^{lle} Jeanne Jacomet, *Campistrous*.
 — M^{lle} Toquaire, *Campistrous*.
 VIVIERS: M. Jean Mignot, *Fontchevalier*.

Autres pays



- ALSACE-LORRAINE: M. Amiet, *Saint-Louis, Wingen*.
 — M^{mo} veuve Both, *Andlau*.
 AMÉRIQUE DU NORD: M. l'abbé Lacouture, *Burlington (Vermont)*.
 — M. l'abbé Coethuel, *Burlington (Vermont)*.
 — M. Antoine Riou, *Burlington (Vermont)*.
 BELGIQUE: M. le chanoine Heuschen, *Liège*.
 — M^{lle} Winand, *Andenne*.
 — M^{lle} Eulalie de Faestraets, *Bruxelles*.
 — M. Gustave Crémons, *Liège*.
 — M^{mo} Victor Quirini, *Bruxelles*.
 — M^{mo} la comtesse Van de Werve, *Anvers*.
 — M. Wagemans, *Hasselt*.
 — M^{mo} Zoude, née Perleau, *Saint-Hubert*.
 — M. Carlos Cantillion, *Courtrai*.
 — M. Joseph Cantillion, sénateur, *Courtrai*.
 ITALIE: M. Simon Zinzen, *Carloforte (Sardaigne)*.
 LUXEMBOURG: M^{mo} veuve Schintgen, *Rémich*.
 SUISSE: M^{mo} Marie Siffert, *Neyruz*.



Pater, Ave, Requiem.

Avec permission de l'Autorité Ecclésiastique.
 Gérant: JOSEPH GAMBINO — Turin, Imp. Salésienne.